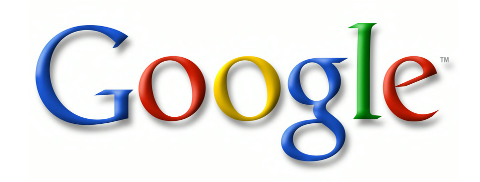
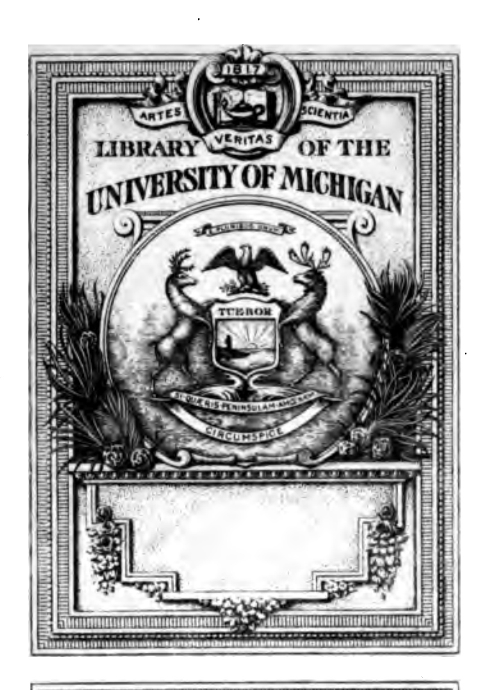



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

ROMÉO

ET

JULIETTE.

ROMÉO
ET
JULIETTE,

TRAGÉDIE
EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Par Frédéric Soulié.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 10 JUIN 1828,
SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON.

Deuxième Édition.





CHEZ LEMOINE, LIBRAIRE,
PLACE VANDÔME, N. 24.

1829.

A mon Père.

PRÉFACE.

Je ne fais pas une préface à cette tragédie pour la défendre contre les critiques qu'on a daigné lui infliger; je la fais encore moins pour expliquer le système d'après lequel elle a été composée. Un auteur qui s'éprend de son œuvre à tel degré qu'il la veuille à l'abri de la censure humaine, me semble mal destiné au métier des lettres. En celui-là surtout, il faut, sous peine de ridicule complet, savoir porter dignement sa bonne ou sa mauvaise fortune. Pour ce qui peut être de la bonté d'un système, je suppose que tel aurait raison qui dirait que mieux vaut mettre dans l'ouvrage le talent qui se montre dans la théorie. Aussi laissé-je aller mon livre à sa place, certain qu'avec le tems il arrivera au juste de ce qu'il mérite, malgré les critiques des uns, les admirations des autres, et tous les plaidoyers que je ferais pour lui.

Que si j'écris ces quelques lignes en avant de ma pièce, ce n'est que pour constater une date et un fait, et en même tems pour remercier,

selon ma conscience, le directeur et les acteurs du théâtre de l'Odéon.

Et d'abord, mon amour-propre d'auteur s'intéresse à force à ce que j'apprenne au public que cette pièce de Roméo et Juliette, qu'il a bien voulu applaudir, avait été lue à Messieurs de la Comédie-Française, et par eux reçue avant les représentations des Anglais à Paris. Les éloges et les larmes qu'on s'accorde à donner à l'effet du cinquième acte me mettent en droit d'en tirer toute vanité. Je le fais, en prouvant que sans le secours de la merveilleuse représentation scénique de Kemble et de miss Smithson, j'avais peut-être aperçu toute la portée de la situation si terrible qui conclut les douces amours de Roméo et Juliette : je le fais encore en rappelant qu'entre le cinquième acte de mon essai tragique et celui de la magnifique composition de Shakspeare, il n'y a pas la plus légère ressemblance de marche, la plus indifférente conformité de développemens, d'expressions ou de détails.

Après cette petite apologie de mon succès, je dois à l'acquit de ma gratitude de dire que j'ai trouvé au théâtre de l'Odéon tout ce qui peut aplanir à un auteur les ennuyeux préparatifs de son apparition au public. Bon accueil, obligeance

soutenue de M. Sauvage, zèle et talent dans les acteurs qu'il dirige, rien de tout cela n'est rare à l'Odéon, et plus qu'un autre j'en puis porter témoignage. MM. Auguste et Michelot dans des rôles où le talent de l'acteur se met difficilement en relief, MM. Lockroy et Beauvalet dans ceux que l'inspiration ou le hasard avait plus richement dotés, ont prouvé à la jeune littérature qu'aucune de ses compositions, aucune de ses hardiesses ne manquerait désormais d'interprète. Le public en applaudissant Mlle Anaïs n'a fait que rendre justice à son délicieux talent; en lui révélant tout ce qu'elle a mis de bonne grace, d'intelligence et de modestie dans l'étude du rôle de Juliette, j'irais peut-être trop loin pour les bornes imposées à ce court préambule, mais pas assez sans doute pour ce que je lui dois de remercîmens; qu'il soit donc convenu que j'ai dit combien elle a d'esprit après son talent, et d'obligeance au-delà de son devoir, et que maintenant mon livre aille à sa destinée telle que la lui fera la justice du public.

PERSONNAGES.

CAPULET, riche seigneur de Vérone.	MM. Auguste.
ROMÉO-MONTAIGU, *idem.*	Lockroy.
TALERMI, savant, et premier magistrat de Vérone.	Beauvalet.
ALVAR, seigneur espagnol.	Michelot.
LOTHARIO, noble du parti de Capulet.	Paul.
LOMENI, serviteur de Capulet.	Vincent.
JULIETTE CAPULET.	Mes Anais.
BERTHA, sa nourrice.	Lambert.
Une jeune fille.	Ferdinand

Serviteurs de Capulet.
Hommes-d'armes de Capulet.
Nobles, seigneurs, dames et jeunes filles du parti de Capulet.

La scène est à Vérone, dans le palais de Capulet.

ROMÉO ET JULIETTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle en marbre, à gauche du spectateur est une porte très-visible qui conduit dans l'appartement de Juliette. A droite est une fenêtre qui ouvre sur la campagne et qui paraît à une grande hauteur. Au fond est une porte qui donne dans l'intérieur du palais et qui laisse découvrir une vaste salle qui précède le lieu de la scène. Au lever du rideau Bertha est assise à droite sur le devant de la scène. Capulet entre par la porte de gauche, Alvar par celle du fond. Ils se serrent la main en entraut. Bertha se lève aussitôt que Capulet paraît.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAPULET, ALVAR, BERTHA.

CAPULET.

Bertha, chez Talermi rendez-vous à l'instant,
Dites-lui qu'en ces lieux Juliette l'attend,
Que moi-même, alarmé du tourment qui l'obsède,
J'espère un prompt secours des secrets qu'il possède.
Dites à Talermi quelle morne langueur
S'empare de ma fille et dévore son cœur.
Allez et hâtez-vous, déjà la nuit s'avance;
Vous qui de Juliette avez nourri l'enfance,

Sans doute vous saurez mieux que nul serviteur
Prévenir le danger de la moindre lenteur,
Votre cœur, je le sais, partage mes alarmes.
Jusque chez Talermi des serviteurs en armes,
Vous suivront; son palais est près de ce séjour,
Et je compte le voir avant la fin du jour.

SCÈNE II.

CAPULET, ALVAR.

ALVAR.

Eh quoi! cher Capulet, votre ame s'inquiète
De la vaine tristesse où se plaît Juliette?
Ce n'est point à seize ans qu'un ennui passager
Doit pour des jours si chers faire craindre un danger.

CAPULET.

Alvar, quand dix enfans composaient ma famille,
Peut-être moins sensible aux douleurs de ma fille,
J'eusse été sur ses jours tranquille comme vous;
Mais le malheur enseigne à redouter ses coups.
Trois filles promettaient leurs soins à ma vieillesse,
Juliette est déjà la seule qu'il me laisse,
Et pour porter mon nom, si long-tems respecté,
De mes sept fils, Alvar, un seul fils m'est resté.
Vous qu'il aime, et pourtant qui savez le connaître,
Vous qui l'excuseriez si Thibald pouvait l'être,
Sans doute vous savez combien à mes tourmens
Ses torts ont ajouté de douloureux momens.

A mes malheurs du moins Juliette est fidèle,
Mais si la mort encor doit me séparer d'elle,
Quels soins, dans mes vieux jours, viendront me soulager !

ALVAR.

Thibald est jeune encore, et son cœur peut changer.

CAPULET.

Non; fier de la beauté qu'il reçut en partage,
Il a de nos vertus dédaigné l'héritage.
De ses nombreux amours publiant le bonheur,
Des belles de Vérone il immole l'honneur;
Et contre leurs vengeurs sa fougue irréfléchie,
Enflammant son courage aux excès d'une orgie,
Croit réparer l'injure en acceptant leur sang,
Et, comme il est vainqueur, il se dit innocent.

ALVAR.

Il est de ces erreurs que son âge tolère.

CAPULET.

Parlez-lui cependant, je sens que ma colère
Lui reprocherait trop ses écarts insensés;
Pour m'emporter, Alvar, je l'aime encore assez.
Dites-lui qu'à son père, à ses fils, il doit compte
D'un nom qui jusqu'à lui fut accepté sans honte.
Un père avec aigreur donne de tels avis,
Les conseils d'un ami seront plutôt suivis.
Vous qu'un destin jaloux éloigne de l'Espagne,
Mais que l'estime encor dans l'exil accompagne,
Faites à sa jeunesse entendre votre voix,
De mon fils pour ami votre cœur a fait choix,
Il vous chérit aussi; moi-même, en sa folie,

J'ai vu comme un bonheur l'amitié qui vous lie.
Qu'il apprenne de vous la dure vérité.

ALVAR.

Mais ces conseils auraient bien plus d'autorité
Si j'aidais l'amitié du nom sacré de frère,
Et si vous-même enfin à mes vœux moins contraire....
L'hymen de Juliette....

CAPULET.

Il n'y faut point songer.

ALVAR.

Serait-elle en effet en un si grand danger ?...

CAPULET.

Trop de crainte serait d'un cœur pusillanime,
Cependant....

ALVAR.

Vous savez quel intérêt m'anime ?
Tout prêt à partager la crainte où je vous vois,
Si l'espoir qui vous fuit parle encor par ma voix,
C'est que mon cœur aussi, tremblant pour ce qu'il aime,
Cherche en vous consolant à se flatter lui-même.
Des pleurs de Juliette obtenez le secret.

CAPULET.

Je la vois succomber sous le poids d'un regret.

ALVAR.

Du moins avec le tems est-ce un mal qui s'envole.
Quel sujet si puissant ?...

CAPULET.

Je crois qu'il est frivole.
Déjà deux ans passés, lorsque Vérone en deuil
A ses fils expirans ouvrait un grand cercueil,

Quand l'Adige effrayée eut vu sur ses rivages
Un poison dévorant étendre ses ravages,
Ma fille, par mon ordre, abandonna nos murs,
Et dans Gênes alla chercher des cieux plus purs;
Près de ma sœur alors loin de nous appelée,
Juliette pleurait de se voir exilée.
Gênes la vit long-tems en proie à ses douleurs;
Mais ma sœur, attentive à prévenir ses pleurs,
De fêtes et de jeux entourant sa jeunesse,
A la voix des plaisirs fit céder sa tristesse;
Ma fille, trop facile à répondre à ce soin,
De ces amusemens s'est fait presque un besoin.
Rappelée à Vérone, en ma maison déserte,
De ces longs jours de fête elle pleure la perte.
Gênes, qui devait être un exil si fatal,
A ravi son amour à son pays natal,
Ses plus doux souvenirs habitent cet asile,
Et c'est dans sa patrie à présent qu'on l'exile.
Voilà le seul malheur qui cause tant d'ennui.

ALVAR.

Eh bien! devant l'hymen qu'il s'efface aujourd'hui.
Nommez-moi son époux; dès demain sa demeure
Retentit à ma voix de ces jeux qu'elle pleure.
Ma richesse est immense, et le pouvoir de l'or
Va bientôt de plaisirs l'environnant encor,
Peupler la solitude où son ame s'irrite.
Parlez....

CAPULET.

Par d'autres droits je sais qu'Alvar mérite
La faveur d'un hymen partout sollicité;

Mais Capulet avant doit à sa probité
De ne point à Vérone exposer votre vie
Aux maux dont cette chaîne ici serait suivie.
Étranger à nos lois, et surtout à nos mœurs,
Vous vous prépareriez de trop cruels malheurs.
Ce peu de jours passés dans les murs de Vérone,
Que l'hospitalité de plaisirs environne,
De notre état, Alvar, ne vous ont pas instruit.
L'hymen partout ailleurs au repos nous conduit;
Ici de ce lien la superbe exigence
A nos filles, pour dot, n'offre que la vengeance.
Deux siècles sont passés que d'un sanglant affront
Un riche Capulet a vu rougir son front;
Un lâche séducteur lui ravit son épouse.
Vous saurez de nos mœurs quelle est l'ardeur jalouse,
Ce que c'est que l'honneur au cœur des Capulets,
Et Montaigu l'apprit...... Au fond de son palais
Il cacha vainement son crime et sa victime;
Il paya son forfait d'une mort légitime:
Cette mort fut vengée, et, depuis ce moment,
Cent combats ont scellé ce fier ressentiment.
Pour l'éteindre, le temps et les lois furent vaines;
Cette haine à ce point bouillonne dans nos veines,
Que nous bravons des lois les atroces rigueurs.
C'est peu que de punir les vaincus, les vainqueurs,
Si l'un de nous succombe en ces combats funestes,
De la claie infamante il faut sauver ses restes;
Et pour nous cependant la vengeance est l'honneur!
Et ce fils, dont les torts ont flétri mon bonheur,
De démentir son sang n'a pas été le maître;

Dédaigneux des vertus que j'ai dû lui transmettre,
Il garda le premier des dons que je lui fis,
Et sa haine, du moins, prouve qu'il est mon fils.
Alvar, cette union serait trop dangereuse;
Je n'accepterai pas votre offre généreuse.

ALVAR.

Jamais jusqu'à ce jour je n'ai cru mériter
Que de pareils motifs dussent vous arrêter;
C'est m'estimer bien peu qu'opposer à ma flamme
Des dangers qu'à présent mon amitié réclame.
J'accepte vos périls, acceptez mon appui,
Et pour vous, Capulet, c'est peu faire aujourd'hui,
Puisque les Montaigus semblent calmer leur rage.

CAPULET.

C'est un jour de repos avant un long orage.
Roméo, fatigué des jeux de nos tournois,
A cherché les combats sur les vaisseaux génois,
Et son père, accablé d'une longue vieillesse,
Au fond de son palais a caché sa faiblesse;
Mais le jour où ces murs reverront Roméo
De nos divisions nous rendra le fléau.

ALVAR.

Fût-il, par sa valeur, tel que je le suppose,
Ce n'est qu'un ennemi de plus qu'on nous oppose.

CAPULET.

Détrompez-vous, Alvar, un courage si grand
Double les ennemis par l'empire qu'il prend;
Mais on vient......

ALVAR.

C'est Bertha....

SCÈNE III.

CAPULET, ALVAR, BERTHA.

CAPULET.

Dites, quelle réponse
Apportez-vous?....

BERTHA.

Seigneur, Talermi vous annonce
Qu'il va bientôt venir; il marche sur mes pas;
Son aspect de ces lieux chassera le trépas.
Il va rendre à nos vœux le ciel plus favorable :
Sa faveur suit partout cet homme vénérable.

ALVAR.

A peine dans Vérone admis depuis un mois
Ce nom si respecté m'est parvenu cent fois.
Quel est ce Talermi si puissant dans Vérone,
Et que de vains récits le mystère environne?
Il est l'ami du prince, il gouverne en ce lieu;
Le peuple voit en lui le protégé de Dieu :
D'où vient-il?

CAPULET.

On l'ignore, et la reconnaissance
A seule dans Vérone assuré sa puissance.
Sans doute des malheurs qui pesèrent sur nous
Le récit effrayant arriva jusqu'à vous;
Dans ces jours où la Mort, s'arrêtant sur nos têtes,
Dépeuplait nos maisons, assise sur leurs faîtes,

Le soleil éclairait de son brûlant flambeau
Des mourans sans prière et des morts sans tombeau.
Un désert s'étendait sur les bords de l'Adige,
Quand Talenni parut comme un divin prodige.
Il entra dans nos murs, et, bravant le poison,
Il alla sans effroi de maison en maison
Des secrets de son art apporter la puissance,
Et Vérone à lui seul dut sa convalescence.
Il a vaincu la mort, comme nous un guerrier,
Et le plus beau triomphe eut le plus beau laurier.
L'exil, dit-on, pesait sur son ame flétrie;
Nous avons à ses vœux offert une patrie.
Citoyen vertueux, et bientôt magistrat,
Il est par notre amour le premier de l'état.
Vérone, de ses soins l'objet et le théâtre,
Entoure sa vertu d'un respect idolâtre.
On dit même, entre nous, qu'un art audacieux
Lui montre nos destins dans la marche des cieux,
Que pour lui leurs flambeaux ont un secret langage.

ALVAR.

De pareilles erreurs Capulet se dégage?

CAPULET.

Si le ciel aux humains devait se révéler,
C'est à de tels mortels qu'il daignerait parler.
Respectons ses secrets..... Sûre de sa science,
Ma fille a dans lui seul placé sa confiance,
Et j'espère bientôt que ses tourmens vaincus....

ALVAR.

On m'a dit qu'il était l'ami des Montaigus.

CAPULET.

Je le sais : Roméo, qui combattait pour Gênes,
Sur les bords de l'Afrique a fait tomber ses chaînes;
Mais connaissez-le mieux : sachez que Talermi,
Ami des Montaigus, n'est point mon ennemi,
Et que jamais ses soins, pour guérir la souffrance,
Entre les citoyens n'ont fait de différence.
Le voici...

SCÈNE IV.

CAPULET, TALERMI, ALVAR,
BERTHA, dans le fond.

CAPULET.

Talermi, sans doute vous savez
Que de nouveaux malheurs me semblent réservés.
J'ai perdu huit enfans, et ma fille mourante
Cache d'un mal affreux la fièvre dévorante.

TALERMI.

C'est elle, m'a-t-on dit, qui m'à fait appeler?

CAPULET.

Juliette à vous seul a voulu révéler
La cause des chagrins dont elle est poursuivie.
Puissiez-vous la sauver !....

TALERMI.

Je réponds de sa vie.
Appelez Juliette.

CAPULET, à Bertha.

Allez la prévenir
Que Talermi l'attend et qu'elle peut venir.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ BERTHA.

TALERMI.

Ainsi, vous n'avez pu pénétrer le mystère
De ses chagrins secrets?

CAPULET.

Craintive et solitaire
Elle fuit nos regards; à peine je la vois.
De nos antiques mœurs vous savez que les lois
Des vierges ont rendu la retraite sacrée;
De leurs appartemens vous savez que l'entrée,
Excepté pour leur père, est interdite à tous,
Jusqu'au jour où leur cœur a fait choix d'un époux.
Juliette à présent s'arme de cet usage,
Pour nous cacher les pleurs qui baignent son visage.

TALERMI, à part.

Le tems est arrivé d'accomplir mes projets;
Je le dois au repos du prince et des sujets.

(A Capulet.)

Demain, après l'aurore, et dans votre demeure,
Capulet, pour vous voir, je vous demande une heure;
Cet entretien pour vous est d'un haut intérêt.

CAPULET.

Pour moi?....

TALERMI.

Pour vous surtout.

CAPULET.

Demain je serai prêt,
A toute heure du jour, seigneur, à vous entendre.

TALERMI.

Eh bien! après l'aurore, ici daignez m'attendre.

SCÈNE VI.

JULIETTE, BERTHA, CAPULET, TALERMI, ALVAR.

(Juliette est entrée accompagnée de Bertha pendant les deux derniers vers de la cinquième scène; elles sortent de l'appartement de Juliette.)

CAPULET, à Juliette.

Ma fille, approchez-vous, et réprimez vos pleurs;
Talermi, comme nous, prend part à vos douleurs:
Dites-lui le secret qu'ignore votre père;
Parlez, et si, pour vous, l'avenir plus prospère
A votre désespoir donne des jours sereins,
Si Talermi lui seul doit calmer vos chagrins,
Je ne me plaindrai pas qu'un autre ait dû connaître
Le secret que mon cœur eût mérité peut-être.

(Juliette va accompagner son père jusqu'au fond de la scène; elle lui baise les mains en pleurant. Capulet et Alvar se retirent; aussitôt Juliette fait signe à Bertha de veiller à la porte.)

SCÈNE VII.

TALERMI, JULIETTE.

TALERMI.

(Il dit ce premier couplet pendant le jeu de scène noté plus haut.)

Il est tems, agissons, et puissé-je à la fois
Payer à Roméo tout ce que je lui dois,
Et couronner l'amour d'une épouse adorée!
Sa douleur a rendu sa faiblesse sacrée.
Tous deux de la patrie ils deviendront l'honneur;
Rendons Vérone heureuse en faisant leur bonheur;
Leur hymen, des partis doit étouffer le germe.

JULIETTE, accourant du fond du théâtre.

Eh bien! à mes douleurs apportez-vous un terme?
Roméo, mon époux; dites, quel est son sort?
Rendez-moi sa présence ou donnez-moi la mort.
Je ne saurais plus loin porter tant de souffrance.

TALERMI.

Pourquoi d'un sort plus doux refuser l'espérance?
Enfant, à ta douleur pourquoi t'abandonner?
Cache mieux cet amour qu'on pourrait soupçonner.

JULIETTE.

Quand d'un hymen secret j'osai former la chaîne,
Le courroux paternel me paraissait dans Gêne
Des malheurs à venir le plus affreux malheur;
Mais de l'absence alors j'ignorais la douleur.
D'un trop cher souvenir en tous lieux poursuivie
Roméo, seul, absent a dépeuplé ma vie.

Les chants des troubadours me plaisaient autrefois,
Je n'aime plus les chants que ne dit point sa voix;
De nos tournois jadis je courais voir la fête,
Leur pompe maintenant me paraît imparfaite,
Et lorsque le vainqueur accourt avec fierté
De celle qu'il chérit proclamer la beauté,
Mon cœur se dit alors, à sa douleur fidèle,
S'il avait combattu je serais la plus belle.
Partout je le désire, il me manque partout;
C'est souffrir trop long-tems, mon père saura tout;
Il me pardonnera.....

TALERMI.

Tremble de sa colère,
Ta mort d'un tel aveu deviendrait le salaire.

JULIETTE.

Eh! qu'importe, un moment doit suffire au trépas,
L'absence est plus affreuse, elle ne finit pas.

TALERMI.

Juliette, est-ce là ce qu'on t'a fait promettre
Lorsque de ton secret tu m'as rendu le maître?
Pour ton bonheur moi-même, oubliant mon devoir,
Aux soins de ton hymen j'ai promis mon pouvoir.
Des nobles de Vérone éteignant la querelle,
J'espérais te sauver en travaillant pour elle;
Ton hymen nous servait; le prince en est instruit.
Notre espoir par tes pleurs va-t-il être détruit?
Fille d'un Capulet, pourquoi tant de faiblesse?

JULIETTE.

Quelle force veut-on de celle qu'on délaisse?

TALERMI.

Femme de Roméo, doutes-tu de sa foi ?

JULIETTE.

La foi de Roméo, la soupçonner! qui! moi?
Moi! jamais... Si je meurs c'est en croyant qu'il m'aime.
Ah! pour le soupçonner je l'aime trop moi-même.
Non! Dieu ne voudrait pas que ce cœur consumé
Pût souffrir à ce point pour n'être pas aimé.

TALERMI.

Le terme est arrivé d'une si longue absence.

JULIETTE.

Se peut-il, juste ciel!

TALERMI.

Aux lieux de sa naissance,
Roméo par mes soins vient d'être rappelé.

JULIETTE, avec transport.

Ah! d'un espoir si prompt tout mon être accablé
Refuse son bonheur... Pour calmer ma souffrance,
Peut-être vous m'offrez une vaine espérance.
J'ai bien souffert, hélas! depuis que je l'attends,
Pour le voir un seul jour je puis souffrir long-tems.
Oui, cette horrible attente et ce mal qui dévore,
Mon cœur sans succomber peut les souffrir encore;
Mais si d'un vain espoir je flattais mon amour
Je ne les reprendrais que pour perdre le jour.
Il revient.

TALERMI.

Abjurant une haine homicide,
A flatter Capulet Montaigu se décide.

J'ai vaincu son orgueil, et je dois dès demain
Voir ici Capulet et demander ta main

JULIETTE.

Et Roméo revient.

TALERMI.

J'ai dû le lui permettre.

JULIETTE.

Mais, il revient bientôt?

TALERMI.

Il est ici, peut-être.

JULIETTE.

Ici!...

TALERMI.

Sans doute...

JULIETTE.

Oh! non, il serait dans mes bras.

TALERMI.

Son père l'a revu, demain tu le verras.

JULIETTE.

Demain? Eh quoi! Si tard.

(Ici Juliette tombe dans une rêverie distraite jusqu'à la sortie de Talermi.)

TALERMI.

Demain tu sauras l'heure
Où tous deux vous pourrez vous voir dans ma demeure.
La prudence le veut. Quand vos maux vont finir,
Des transports d'un moment sauvez votre avenir.
Pour éteindre la haine où ta vie est en butte
Entre ton père et moi laisse engager la lutte.
Si pour quelques vertus Dieu remit en mes mains
Des secrets inconnus au reste des humains,

A faire leur bonheur du moins je les emploie.
Ainsi, quelque parti, désormais, quelque voie
Que je puisse choisir pour assurer le tien,
Sois prudente et surtout ne t'étonne de rien.

(Talermi sort, Bertha rentre aussitôt.)

SCÈNE VIII.

JULIETTE, BERTHA.

JULIETTE, seule un moment.

Que la douleur est faible à côté de la joie!
Mais ce n'est pas demain qu'il faut que je le voie!
Bertha...

BERTHA.

Ma fille, eh bien!

JULIETTE.

Qu'il vienne après le jour
De sa vue adorée enivrer mon amour.

BERTHA.

Que dites-vous?

JULIETTE.

Sitôt que la nuit sera sombre,
Pour gagner sa maison profite de son ombre;
Demande-le... Dis-lui que je sais son retour...
Tu connais du palais le plus secret détour...
La nuit doit te servir... Invente un stratagême.
N'est-ce pas, je verrai bientôt tout ce que j'aime.

BERTHA.

Qui? Roméo?

JULIETTE.

Bertha, mon époux est ici;
M'aimes-tu?

BERTHA.

Moi?

JULIETTE, allant à la fenêtre.

Tiens, vois... Le jour s'est obscurci,
Et bientôt... Mais tandis qu'encor sa clarté brille,
Pour revoir son époux, viens embellir ta fille.

BERTHA.

Je tremble des dangers où peut-être...

JULIETTE.

Oh! tais-toi.
Quand je pleurais, Bertha, tu pleurais avec moi.
Il viendra... Pour mon front prépare une couronne;
Des plus brillantes fleurs que l'éclat m'environne;
Répands sur mes cheveux les parfums les plus doux.
Je veux plus que jamais plaire à mon jeune époux.
Juliette, à tes soins depuis long-tems rebelle,
Pour un si grand bonheur ne peut être assez belle.

(Elles sortent par la porte de gauche. La nuit tombe tout-à-fait.)

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le jour commence à poindre.)

ROMÉO, JULIETTE.

(Ils sortent de l'appartement de Juliette.)

JULIETTE.

Quoi! tu fuis, mon époux, l'aube est-elle venue?

ROMÉO.

Vois, déjà ses rayons ont éclairé la nue.
Le couvent retentit d'un son vague et lointain;
Les sœurs chantent déjà les hymnes du matin.

JULIETTE.

Le jour est donc bien loin puisque dans la chapelle
Pour la première fois la cloche les appelle.
Attends...

ROMÉO.

Penses-tu qu'à te fuir empressé,
Mon cœur de tes regrets ne soit pas oppressé.
Ne cache pas tes yeux sous ta paupière humide,
Ton amour m'est si cher qu'il m'a rendu timide,
Je pourrais sur mes pas trouver un serviteur.

JULIETTE.

Ma mère n'est plus là pour hâter leur lenteur;

Quand le jour loin de toi m'éveillait la première
J'ai vu souvent leurs yeux dormir sous sa lumière.

ROMÉO.

Juliette, il le faut.

JULIETTE.

Mes vœux sont superflus,
Eh bien ! pars, il le faut, je ne te retiens plus.

ROMÉO.

Pourquoi donc sur ton front cette sombre tristesse?

JULIETTE.

Oh ! rien, c'est que le jour accourt avec vitesse.

ROMÉO.

Ah ! pour me dire adieu, détache de tes pieds,
Tes regards loin des miens trop long-tems oubliés.

JULIETTE, à part en pleurant.

Ainsi de tant d'amour je suis récompensée?

ROMÉO.

Quel sinistre soupçon occupe ta pensée?
Tu ne me réponds pas, tu trembles de me voir !

JULIETTE, à part avec amertume.

On est toujours puni d'oublier son devoir.

ROMÉO, vivement.

L'excès de mon amour n'est-il plus ton excuse?

JULIETTE.

Hier je le croyais..... Aujourd'hui tout m'accuse.

ROMÉO.

Je ne te comprends pas, et crains de deviner
A quel point ta douleur a pu me soupçonner.
Je t'aime, Juliette, et d'un amour si tendre
Que ton cœur noble et pur aurait mieux dû m'entendre.

Je ne t'ai point liée à des sermens d'un jour,
Tu le sais, j'ai donné ma vie à mon amour.

JULIETTE.

La haine de ton nom était mon héritage.

ROMÉO.

Mais j'en ai fait pour toi le plus noble partage.

JULIETTE.

Pour moi, tu le disais....

ROMÉO.

Si tu peux en douter,
Juliette, apprends-moi sur quoi l'on doit compter.
Te couvrant de l'éclat que la gloire me prête
L'amour d'un peuple, au mien a servi d'interprète,
Et si Gênes par moi sur ses nombreux vaisseaux
De cent glaives captifs a porté les faisceaux,
C'est que j'avais pensé que ses cris d'allégresse
A ton cœur attentif parlaient de ma tendresse.
Pour toi seule enviant le prix de mes travaux,
J'ai cru t'énorgueillir de ce peu que je vaux.
Cherchant dans les dangers la gloire pour te plaire,
Toi seule à mes efforts donnais tout leur salaire,
Lorsque sans me nommer tu parlais de combats,
J'ai désiré tes pleurs au prix de mon trépas.
J'attendais un regard après une victoire,
Ton amour me semblait le comble de la gloire;
Et s'il est des guerriers plus illustrés que moi,
N'ai-je pas assez fait en faisant tout pour toi.
Je rougis de parler du peu de renommée,
Dont en vain mon amour crut ton ame charmée;
Mais je rougirais plus en de pareils momens,

Si pour te rassurer il fallait des sermens.
Je te croyais, de moi sûre comme moi-même,
Et je ne devais pas te dire que je t'aime.

JULIETTE.

Pour quelques pleurs alors tu bravais le trépas,
Et mes pleurs aujourd'hui ne te retiennent pas.

ROMÉO.

Tu m'as fait, Juliette, une cruelle injure.

JULIETTE.

Moi!

ROMÉO.

Tu m'aimes bien peu si tu me crois parjure.
Trop heureux de te voir pour croire à ta douleur,
J'avais mal remarqué ta subite pâleur,
Tes soupirs étouffés, tes caresses craintives,
Dans tes regards troublés quelques larmes furtives,
Tout s'explique à présent, et tout me dit trop bien,
Que déjà ton bonheur ne dépend plus du mien;
Pour rassurer ton ame à tes soupçons soumise,
Je reste en ce palais, où la mort m'est promise.

JULIETTE, avec effroi.

O ciel! fuis Roméo.....

ROMÉO.

J'attache ici mes pas.

JULIETTE.

Je te crois.

ROMÉO.

Tes soupçons croiront mieux mon trépas.

JULIETTE, rapidement.

En voyant la terreur dont mon ame est saisie,

Pardonne à tant d'amour un peu de jalousie,
J'ai cru....

ROMÉO.

Quoi! tu pensais qu'en ces lieux accouru....

JULIETTE.

Non, j'en ai bien souffert, mais je ne l'ai pas cru,
Je n'ai pas à ce point mérité ta colère;
(Hésitant.)
Mais, prête à te revoir, soigneuse de te plaire,
J'avais paré mon doigt de notre anneau d'hymen.

ROMÉO.

Eh bien!

JULIETTE, lui prenant la main.

Et cet anneau n'est plus seul à ta main:
(Avec rapidité.)
Vois à quel souvenir un soupçon nous rappelle,
Une fois, une seule, on m'a dit qu'une belle,
Lorsqu'elle veut répondre aux vœux de son amant,
A ce don précieux attache un doux serment.
Et depuis tant de jours que le sort nous sépare,
Cet anneau....

ROMÉO, souriant.

Cet anneau, vois quel soupçon t'égare!
Malheureux loin de toi, mais combattant toujours,
D'un chef des Africains j'avais sauvé les jours.
« Roméo, me dit-il, cet anneau qui s'entr'ouvre,
« Porte un poison mortel sous l'or qui le recouvre;
« Peut-être ignores-tu combien à ta valeur
« Les Africains vaincus ont juré de malheur;
« Ton supplice est l'espoir qui fait vivre leur rage.

« Prends cet anneau, je dois la vie à ton courage,
« Mais si jamais les miens sont maîtres de ton sort,
« J'aurai su m'acquitter en t'assurant la mort. »
J'ai gardé ce présent.

JULIETTE.

Pardonne à ton épouse;
Non, non, je me trompais, je n'étais point jalouse.

ROMÉO.

Faut-il à tant de joie avoir mêlé des pleurs?

JULIETTE.

Mais ta joie est la mienne, oublions mes douleurs;
Adieu, songe aux périls auxquels le jour te livre.

ROMÉO.

Adieu, tu m'as appris qu'il est bien doux de vivre!

JULIETTE.

Va.... pense que ce jour doit décider de nous;
Qu'il me permette ou non d'avouer mon époux,
Il vivra dans mon cœur.

ROMÉO.

Crois-tu que je l'oublie?
Je reviendrai ce soir.

JULIETTE.

Oh! pars, je t'en supplie,
Le jour brille déjà.

ROMÉO.

Qu'il va durer long-temps!
A ce soir.

JULIETTE.

A ce soir; adieu.... va, je t'attends.

(Il sort.)

SCÈNE II.

JULIETTE, SEULE. Elle ouvre la fenêtre.

Fuis, ô mon jeune époux, et que l'ombre discrète
Ralentisse son vol pour cacher ta retraite.
Que le jour qui la suit, fuyant nos ennemis,
Laisse sur nos amours leurs regards endormis.
Les belles, écoutant leur vanité jalouse,
S'armeront assez tôt contre ta jeune épouse.
Oui, si le ciel ne t'eût confié mon bonheur,
Leur cœur de ton hymen m'eût disputé l'honneur.
Combien j'ai vainement combattu cette flamme!
Mais sans doute le ciel t'avait soumis mon âme :
Jamais un seul regard, un seul accent de toi,
Sans troubler tout mon cœur n'est venu jusqu'à moi;
Heureuse de t'aimer avant de te connaître,
A t'entendre, à te voir je consacrai mon être;
Et, lorsque tu m'appris ta naissance et ton nom,
Quels malheurs séparaient mon sang de ta maison,
De la haine des miens refusant l'héritage,
Je pleurai de t'aimer, et t'aimai davantage.
Oh! sans doute le ciel dans ce cœur innocent
Mit pour de grands desseins un amour si puissant.
Oui, ton père et le mien béniront cette chaîne,
Tant d'amour doit suffire à calmer tant de haine.

(Elle va vers la fenêtre.)

Mais qu'entends-je? Non, non, c'est le chant des oiseaux
Qui se mêle dans l'air au murmure des eaux.
Quand pourrai-je goûter un bonheur sans mélange?

Je ne me trompe pas.... ô ciel!... quel bruit étrange!
Dieu! défends Roméo.... sauve-le du trépas!
Le bruit approche.... on vient.... qui porte ici ses pas?

SCÈNE III.

JULIETTE, ROMÉO, dans un grand désordre.

JULIETTE.

Roméo! juste ciel! parle! qui te ramène?

ROMÉO.

Juliette.... ô vengeance!... ô fortune inhumaine!

JULIETTE.

Tes jours sont menacés.

ROMÉO.

Mon honneur est vengé!

JULIETTE.

Sur qui donc?

ROMÉO.

Eh! qu'importe, il m'avait outragé.

JULIETTE.

Roméo, parle enfin. Quel péril te menace?

ROMÉO, l'arrêtant un moment.

(Après une pause.)

Écoute.... De mes pas ils ont perdu la trace.

JULIETTE.

Qui te poursuit?

ROMÉO.

Les tiens....

JULIETTE.

Que veulent-ils?

ROMÉO.

Ma mort!
O funeste retard!...

JULIETTE.

Oh! trop affreux remord!
C'est moi qui te la donne.

ROMÉO.

Un des leurs l'a reçue.

JULIETTE.

En quel lieu?

ROMÉO.

Des jardins je franchissais l'issue,
Quand surpris par les chants de jeunes débauchés,
Près d'un lilas touffu je tiens mes pas cachés;
L'un deux, que mes regards ont méconnu dans l'ombre,
Les quitte... m'aperçoit... approche... et d'un air sombre:
« En ce lieu, me dit-il, que fais-tu si matin? »
Je veux fuir..... Ivre encor des vapeurs du festin,
Il arrête mes pas en criant: « C'est un lâche
« Ou bien un Montaigu qui devant moi se cache. »
Peut-être que pour toi, prompt à me maîtriser,
J'aurais poussé l'amour jusqu'à le mépriser.
Le crois-tu? l'insensé m'outrage en sa démence;
Je m'arme, son fer brille et le combat commence.
Ses amis qu'il quittait, accourus à sa voix,
Pour le voir succomber arrivent à la fois,
Ils m'attaquent ensemble, et leur foule insensée
Par mon bras à l'instant eût été dispersée,
Si dans un tronc noueux, qu'au hasard j'ai frappé,
Mon glaive retenu ne m'était échappé.

Je fuis alors, et dans le trouble qui m'emporte
De vos jardins déserts je regagne la porte,
Tandis qu'on me poursuit avec des cris aigus
De vive Capulet et mort aux Montaigus!
Je rentre en maudissant ma fortune et leur rage.
C'est peu que ce trépas venge un stérile outrage,
Peut-être il nous ravit tout espoir de bonheur;
Ton père à le venger mettra tout son honneur,
Et cet hymen.....

JULIETTE.

Écoute, en tumulte on s'éveille,
Des cris, des pas confus ont frappé mon oreille.

ROMÉO.

J'y cours, j'ai ton honneur du moins à conserver.

JULIETTE.

Mon honneur est en toi, c'est toi qu'il faut sauver.

ROMÉO.

Donne-moi donc un glaive.

JULIETTE.

Inutile espérance!
Celle qui t'a perdu te doit ta délivrance,
Ce lieu que ton amour m'a su rendre si cher
Est armé d'un respect plus puissant que le fer.

ROMÉO.

Il n'arrêtera point leur rage meurtrière.

JULIETTE.

S'ils entrent, Roméo, j'entrerai la première.

ROMÉO.

Captif des Capulets, que puis-je attendre d'eux?

JULIETTE.

Ce poison t'appartient et peut suffire à deux.
Va, Dieu qui nous unit peut nous être prospère.

SCÈNE IV.

JULIETTE, CAPULET, l'épée à la main, SERVITEURS, AMIS ET ALLIÉS DE THIBALD.

JULIETTE.

(Apercevant Capulet.)

Armons-nous de courage. Oh! grand Dieu, vous, mon père!

CAPULET, avec force.

Ma fille, dans ce lieu, que venez-vous chercher?

JULIETTE, hésitant.

Des cris à mon sommeil sont venus m'arracher.
Qu'est-ce que vos regards m'annoncent de funeste?

CAPULET, avec désespoir.

O ma fille! ô mon sang! seul espoir qui me reste!
Thibald, soutien d'un nom qui s'éteint pour jamais,
Ta mort vient de m'apprendre à quel point je t'aimais!

JULIETTE.

Eh quoi! c'était mon frère!

CAPULET.

Oui, ton frère lui-même.

JULIETTE.

Il n'est plus?...

CAPULET.

C'en est fait!...

JULIETTE, à part.

Malheureuse! et je t'aime!

CAPULET.

Ah! qu'il s'offre à mes coups! le plus affreux trépas
Attend son assassin....

JULIETTE, égarée.

Je ne le connais pas.

CAPULET.

Un Montaigu lui seul de ce crime est capable.

JULIETTE, égarée.

Montaigu! quelle voix a nommé le coupable?

CAPULET.

Je trouve à l'accuser un espoir odieux;
La vengeance avec lui me consolerait mieux.
Tu pleures, Juliette, et tu crains ses alarmes;
Ta douleur, plus heureuse, a pu trouver des larmes :
La mienne veut du sang.... Mon fils, tu l'obtiendras,
Ton ombre de ta force arme ce faible bras.

LOTHARIO.

Sa vengeance est à nous; sa mort est notre injure.

CAPULET.

Vous serez ses vengeurs.

TOUS.

Chacun pour tous le jure.

CAPULET, à Juliette.

Écoute leurs sermens, ils sont dignes de nous.

JULIETTE.

Leurs sermens sont affreux!

CAPULET, sévèrement.

Ma fille....

JULIETTE, à part.

O mon époux!

(Juliette tombe assise sur un fauteuil.)

CAPULET, à ses amis.

Si le prince, jaloux d'étendre sa puissance,
Veut usurper sur nous le droit de la vengeance,
Que de son glaive en vain il ait armé la loi!
D'être nos seuls vengeurs sachons garder l'emploi!
Et, pour mieux nous remettre en nos droits légitimes,
Aux bourreaux aujourd'hui ravissons deux victimes!
L'infortuné Thibald, tombé sous un vainqueur,
Mort, peut encor des lois éprouver la rigueur:
Cachons-leur son trépas, hâtons sa sépulture;
Les bourreaux, réclamant leur affreuse pâture,
Nous viendraient de son corps disputer les lambeaux;
Mais ils respecteront l'asile des tombeaux.
Qu'à garder ce secret nul de vous ne balance;
Je saurai m'imposer cet horrible silence:
Pour d'autres soins, amis, sachez en profiter,
Puisque le meurtrier a pu vous éviter.
Il est hors de ces lieux; sous un air plus tranquille
Sortez de ce palais et parcourez la ville.
Allez, interrogez les regards, les discours;
Du plus léger indice implorez le secours:
L'orgueil des Montaigus nommera leur complice;
Que votre fer alors le sauve du supplice.

(Allant vers la porte.)

Mais je vois Talermi qui s'avance.

JULIETTE.

O malheur!

CAPULET.

Amis, vous connaissez son extrême rigueur,
Ce respect pour nos lois que lui-même s'impose;
Que de votre présence il ignore la cause.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, TALERMI.

TALERMI, *entrant lentement et d'un air surpris.*

De cet étrange accueil que me faut-il penser?
Eh quoi! nul serviteur ne s'offre à m'annoncer!
Seul, et jusqu'en ces lieux j'ai dû chercher leur maître!

CAPULET.

Pardonnez, si des soins trop douloureux peut-être....

TALERMI.

Il suffit... J'aperçois vos parens, vos amis;
Quoique cet entretien, que vous m'avez promis,
Touche votre maison, sans doute, la première,
Il intéresse encor Vérone tout entière.
Qu'ils demeurent... Du prince ils sauront les projets...

CAPULET.

Ils vous écouteront en fidèles sujets:
Parlez....

TALERMI.

J'augure bien du sort qui les rassemble;
De mon message ainsi vous jugerez ensemble:
Du destin de l'état vous allez décider.

CAPULET.

L'état, pour son bonheur, peut tout nous demander.

TALERMI.

Depuis assez long-tems, dans Vérone alarmée,
Pour dépeupler ses murs la vengeance est armée.
Le prince, cependant, fidèle à son pouvoir,
Dans le bonheur public voit son premier devoir :
Il semble qu'en secret, secondant sa justice,
La fureur des partis déjà se ralentisse;
Mais c'est peu du présent; jusque dans l'avenir
Dans leurs excès futurs il les veut prévenir.
Exempt des passions d'une longue vengeance,
Son cœur sur tous les torts étend son indulgence;
D'un seul et même amour embrassant ses enfans,
Il les veut rendre heureux, vaincus ou triomphans;
Moi-même à ses projets, en ma reconnaissance,
D'une vieille amitié j'ai prêté la puissance.
Dédaignant des combats qu'il pouvait rallumer,
Capulet, l'ennemi que tu dois estimer,
Aujourd'hui, par ma voix, au nom de sa famille,
Montaigu, pour son fils te demande ta fille.

CAPULET.

Montaigu !... Talermi, tu connais mal son cœur.

TALERMI.

De ses ressentimens son pays est vainqueur.

CAPULET.

Mon pays veut de moi mon sang et mes services,
Mais l'honneur se refuse à de tels sacrifices.
Montaigu, s'il le veut, peut céder à ce prix,
Mais en perdant ma haine, il aura mon mépris.

TALERMI.

Tant d'orgueil...

CAPULET.

Tant d'orgueil vaut mieux que sa faiblesse.

TALERMI.

Du malheur de ta fille affranchis ta vieillesse.
Je t'ai promis ses jours; tremble que dans sa mort
Ta vengeance bientôt n'apprenne le remord.

CAPULET.

Sa mort!

TALERMI.

Sa mort bientôt deviendra ton ouvrage.

CAPULET.

Ma fille, eh bien! pour moi réponds à cet outrage.
Pour vivre ou pour mourir, parle, pour ton bonheur,
De l'hymen que l'on t'offre attendais-tu l'honneur?

JULIETTE, à part.

O Roméo!... Thibald!... Oh! ma raison confuse.

TALERMI, étonné

Juliette se tait...

CAPULET, vivement.

Juliette refuse,
Son silence répond...

JULIETTE, se levant vivement.

Qui, moi? je n'ai rien dit.
C'est la mort que je veux...

TALERMI, à part.

Je demeure interdit.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ALVAR, une épée nue et sanglante à la main.

ALVAR à Capulet.

Capulet... Ah! j'en crois ces sinistres présages,
Ce morne désespoir peint sur tous les visages;
La mort...

CAPULET, bas.

Silence.

TALERMI.

Achève.

CAPULET.

Arrête.

TALERMI.

Parle.

JULIETTE.

O Dieu!

TALERMI.

Parle.

ALVAR, à Capulet.

Pour te revoir, je venais en ce lieu,
Lorsque de tes jardins je vois l'issue ouverte;
Je vois le sol foulé, l'herbe de sang couverte,
Et non loin, par moi-même aussitôt arraché,
Dans un chêne noueux ce fer presque caché.

TALERMI, avec surprise.

Ce fer!

CAPULET.

Donne!

TALERMI, prenant l'épée.

Malheur!

CAPULET.

Quoi! tu le connais?

TALERMI.

Tremble!

(Aux jeunes gens.)

Et vous, pour ce forfait sans doute unis ensemble...
Tremblez.

CAPULET, passant près de Talermi.

Tu le connais?

TALERMI.

Ce don que je lui fis,
Était à Roméo.

CAPULET, lui arrachant l'épée.

Ce sang est à mon fils.

TALERMI.

O ciel!

JULIETTE, à part.

Grace...

CAPULET.

Et voilà cet époux de ma fille,
Ce héros qui devait honorer ma famille.
Vengeance!

TALERMI.

Capulet, souviens-toi que la loi
Pour te venger ici le défend contre toi.

CAPULET.

La loi! Je respectais cette frivole entrave,

Mais, pour un Montaigu, c'en est fait, je la brave.

(Montrant Juliette.)

Montaigu n'a-t-il pas fait demander sa main?
Eh bien! que de ma fille il assure l'hymen.

(Aux jeunes gens.)

Amis, un noble prix attend votre vaillance:
Aujourd'hui Roméo cherchait mon alliance,
Moi je l'offre à celui qui percera son sein.

ALVAR.

Ah! je jure à ce prix la mort de l'assassin.

CAPULET.

Ma fille, à ce serment viens unir ta promesse.

TALERMI.

C'en est assez, barbare, épargne sa jeunesse.
J'excuse encor ton cœur par la douleur troublé;
Le tribunal bientôt, par mon ordre assemblé,
Jugera Roméo... Tu devras y paraître;
Mais quitte les projets que tu nourris peut-être,
Quels que soient les forfaits je saurai les punir.

(Il s'approche de Capulet, lui prend la main et dit le reste bas.)

Oui, crois-moi, Capulet, si, pour les prévenir,
La justice était faible et les lois sans puissance,
Je me chargerais seul du soin de leur vengeance.

CAPULET bas.

Toi, contre Capulet... Sais-tu bien qui je suis?

TALERMI bas.

Qu'importe!... Tu sais mieux encor ce que je puis.
L'avenir, et souvent plutôt qu'on ne le pense,
De nos crimes en lui porte la récompense.



N'as-tu donc pas prévu qu'un jour peut se lever
Où le courroux du ciel saura tout t'enlever;
Où ta fille elle-même, à ton amour ravie,
Te fuira dans la tombe, et réduira ta vie
Au soin de te venger de l'indigne pitié
Qui parmi les vivans t'aura seul oublié?

CAPULET.

Tu connais mes sermens, je te les renouvelle;
Tu peux aux Montaigus en porter la nouvelle.

TALERMI, qui a passé près de Juliette.

Ma fille, soyez calme et confiante en Dieu;
(Bas.)
Roméo... parle... Eh bien?...

JULIETTE, bas.

Grace, il est en ce lieu.

TALERMI.

(A Capulet.)
Imprudens! Capulet, évite ma colère;
Tout forfait aujourd'hui recevra son salaire.

CAPULET, à Talermi qui sort.

Il en est un du moins qui recevra le sien :
(A ses amis.)
Vous avez entendu... Ce soir...

TOUS, à voix basse.

Oui, tous.

CAPULET.

C'est bien...

(Ils sortent. Juliette rentre dans son appartement.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALVAR, CAPULET, LOMÉNI, SERVITEURS.

CAPULET.

Viens, Alvar... Cependant permets que je dispose
Les soins que désormais la prudence m'impose.

(Aux serviteurs.)

Le cercueil de Thibald sera bientôt fermé;
Qu'à mon appel après chacun réponde armé,
Serviteurs,... Loméni, toi que ce soin regarde,
As-tu de ce palais bien assuré la garde?

LOMÉNI.

Oui, seigneur, les archers veillent sur les créneaux.

CAPULET.

A-t-on aux jeunes gens ouvert mes arsenaux?

LOMÉNI.

Ils s'y sont élancés en demandant vengeance.

CAPULET.

Bien! Nos fossés taris montrent ta négligence.

LOMÉNI.

Ils seront pleins ce soir.

CAPULET, allant à la fenêtre et regardant en bas.

Ces hommes sont perdus;

4

ALVAR.

Mais d'un pareil moyen que pouvez-vous attendre?

CAPULET.

Alvar, le tribunal va bientôt les entendre.
Roméo, si matin, non loin de ma maison,
Seul, rencontrant mon fils, le frappant sans raison,
Sans doute l'attendant auprès de ma demeure,
Se cachant dans Vérone, en ces lieux, à cette heure,
N'est qu'un lâche assassin.

ALVAR.

Vous pourriez.

CAPULET.

Il le faut;
Sa famille avec lui monte sur l'échafaud,
Et j'y mets d'un seul coup, vengeant notre querelle,
Le supplice pour lui, le déshonneur pour elle.
Du nom des citoyens son nom sera rayé.
Par la honte et le sang le sang sera payé.

ALVAR.

Pourtant, si prétendant qu'il vengeait une offense
Au tribunal lui-même il porte sa défense?

CAPULET.

S'il ose le tenter, avant d'y parvenir,
Mille poignards amis auront su le punir.
Sous le vaste manteau qui cache leurs armures
Nos partisans du peuple, évitant les murmures
Et de notre vengeance assurant le succès,
La mort, du tribunal ferme tous les accès.

ALVAR.

Pourquoi donc en ce lieu ma valeur occupée?...

CAPULET.

L'avenir est douteux, gardons-lui ton épée.
Les plus sages desseins souvent manquent leur but;
Au hasard Roméo peut devoir son salut.
Il est libre, il peut fuir, et, malgré son absence,
Au tribunal encor prouver son innocence;
Et lorsque mon projet ne serait pas déçu,
Le prince ne peut-il, séduit à mon insçu,
Opposer à l'arrêt sa facile indulgence?
Qu'il serve ou que des lois il trompe la vengeance,
La mienne a des fureurs qu'il n'enchaînera pas;
A tout événement soyons prêts aux combats.

ALVAR.

Quels que soient les dangers que Capulet affronte
Ma fortune, mon bras, tout est à lui.

CAPULET.

J'y compte.
D'ailleurs d'autres projets attendent mon retour;
Je n'ai point pour ma fille oublié ton amour,
Nous en reparlerons... Viens, et qu'il te souvienne
Que ma cause bientôt peut devenir la tienne.
Juliette m'attend; car, avant de sortir,
De mes ordres nouveaux je la veux avertir.
Entrons, suis-moi...

ALVAR.

C'est-elle.

SCÈNE III.

JULIETTE, CAPULET, ALVAR. (Juliette entre précipitamment.)

CAPULET.

Approchez, Juliette,
Vous portez sur ces lieux une vue inquiète.

JULIETTE.

(A part.)
Sans doute.... Je frémis.

CAPULET.

D'où vous vient cet effroi?

JULIETTE, embarrassée.

En effet, j'écoutais... oui... les sons du beffroi.

CAPULET.

Ils vous ont annoncé qu'en la funèbre enceinte
Il est tems de porter une douleur plus sainte.
Priez Dieu de ne pas laisser à l'abandon
L'ame de votre frère expiré sans pardon.
Dans les noirs souterrains où vous allez descendre
Alvar, son noble ami, déposera sa cendre,
Vous l'accompagnerez... Cet hôte généreux
Est digne d'accomplir ce devoir douloureux.
Adieu, hors du palais un autre soin m'appelle,
Pour vous guider bientôt vers la sainte chapelle
Alvar [illegible]evenir... Le [illegible]bunal m'attend,
Une h[illegible]e suffira.

ALVAR.

Je reviens à l'instant.

SCÈNE IV.

ROMÉO, JULIETTE.

JULIETTE, seule pendant les deux premiers vers et rentrant chez elle.

Il sort! Inspire-moi, grand Dieu, que dois-je faire?
Cherchons dans ces malheurs quel malheur je préfère.

(Roméo paraît.)

Décidons. Où vas-tu Roméo? je frémis.

ROMÉO.

Le tribunal m'attend.

JULIETTE.

Mille bras ennemis
T'entourent... et partout ton trépas se prépare,
Le sais-tu?

ROMÉO.

J'écoutais, j'admirais le barbare!
Ma mort, mon déshonneur, il peut tout calculer!
Mais, adieu.

JULIETTE.

Nos amis sont prêts à t'immoler,
Chaque pas te conduit vers leur troupe ennemie.

ROMÉO.

Chaque instant qui s'enfuit me mène à l'infamie.

JULIETTE.

Attends, attends la nuit pour fuir de ce séjour.

ROMÉO.

Pour mourir avec gloire accorde-moi ce jour.

JULIETTE.

Demeure...

ROMÉO.

Je ne puis.

JULIETTE.

Es-tu donc inflexible?

ROMÉO.

A tes douleurs toujours tu m'as trouvé sensible;
Mais ton époux, hélas! promis au déshonneur,
Ne sait pas dans la honte espérer ton bonheur.

JULIETTE.

Sera-t-il dans ta mort?

ROMÉO.

Puisque tu m'es ravie,
Que t'importe, rends-moi ton pouvoir sur ma vie;
Roméo, dans le sort, trouve assez de rigueur.

JULIETTE.

Mon amour n'est-il plus le seul bien de ton cœur?

ROMÉO.

Toujours; mais, si tu sais en garder la mémoire,
Souviens-toi que peut-être il naquit dans ma gloire.
Si la rage des tiens n'assurait mon trépas,
A mon honneur, crois-moi, je ne survivrais pas.
Le ciel peut nous unir... Mais enfin sur la terre
Du nom des Montaigus je suis dépositaire.
Ah! si leur bras ne peut m'arracher au danger,
Apportons-leur du moins le droit de me venger.
Si devant mes bourreaux je tremblais de paraître,
Mon père en sa douleur m'accuserait peut-être;
Il maudirait ma vie et non pas mon cercueil.

Et moi de ses vieux ans je tromperais l'orgueil!
Moi! j'irais pour un jour que ta douleur espère
De l'honneur de son fils déshériter mon père!
Je cours au tribunal...

JULIETTE.

C'est la mort où tu cours.

ROMÉO.

Quand je perds mon honneur, tu penses à mes jours!...
De quel péril frivole es-tu donc occupée?
Si tu m'aimas jamais, viens, rends-moi cette épée
Qu'en combattant ici je perdis ce matin.

JULIETTE.

Celle qui de mon frère a tranché le destin!

ROMÉO.

Elle saura bientôt dans la foule tremblante
M'ouvrir parmi les tiens une route sanglante.

JULIETTE.

Quoi! le sang de Thibald ne te suffit-il pas?
Et de mon père aussi te faut-il le trépas?

ROMÉO.

Eh bien! laisse-moi fuir, je garde une victoire
Au bras des Capulets, digne en tout de leur gloire;
Sans arme au milieu d'eux je cours me présenter;
Je connais le péril que je vais affronter;
Ils frapperont celui qu'ils n'oseraient combattre :
Mais, si du premier choc ils ne peuvent m'abattre,
Je leur arrache un glaive, et sous le coup fatal
Je vais traîner ma mort au pied du tribunal.

JULIETTE.

Je te suis, Roméo.

ROMÉO.

Juliette, demeure!
Mon sort sera fixé peut-être dans une heure.
Surtout, de notre hymen conserve le secret,
Roméo t'en supplie.

JULIETTE.

O ciel! Alvar paraît.

SCÈNE V.

JULIETTE, ALVAR, ROMÉO.

ROMÉO, bas à Juliette.

Alvar!... cet espagnol qui croit en sa démence
Que ta main de ma mort sera la récompense.

JULIETTE, de même.

Jamais il ne te vit. Ah! daigne te calmer!
Toi-même sur ton sort cesse de m'alarmer.

ALVAR, à Juliette.

Juliette, venez... Déjà l'heure est sonnée,
De funèbres apprêts la chapelle est ornée;

(Montrant Roméo).

On n'attend plus que vous; ce noble cavalier
Que le sang à Thibald doit sans doute allier,
Tandis que Capulet est loin de sa famille,
Dans les tombeaux peut-être, accompagne sa fille;
Mêlera-t-il ses pleurs à nos regrets cuisans.

ROMÉO.

Rien n'égale l'horreur de ceux que je ressens,
Mais je ne puis vous suivre.

ALVAR.

Ah! plus heureux sans doute
Dans vos justes transports, Capulet vous écoute,
Et l'honneur de punir l'assassin...

ROMÉO.

L'assassin!..

JULIETTE.

Dieu!

ROMÉO, amèrement à Alvar.

Que je serve ou non un si noble dessein,
Je veux bien vous donner un avis salutaire :
Sur mes concitoyens, Alvar, sachez vous taire;
Jamais aux étrangers aucun d'eux n'a permis
De flétrir d'un tel nom même ses ennemis.

ALVAR, surpris.

Eh! qui de Roméo voudrait venger l'injure?

ROMÉO.

Lui...

ALVAR, avec dédain.

Je ne le crois pas.

ROMÉO.

Mais, moi, je vous le jure.

ALVAR.

Thibald eût-il pensé qu'ici, devant sa sœur,
Roméo dût jamais trouver un défenseur!

JULIETTE, rapidement.

Alvar, il faut partir... Le tems fuit, l'heure presse.

ALVAR, lui donnant la main et s'éloignant.

Puisqu'à ce Montaigu votre cœur s'intéresse,
Soyez moins alarmé, ne craignez rien pour lui,

Nous ignorons encore où son courage a fui.
Ce guerrier si vaillant, que Gêne entière vante,
Dont le nom seul partout répandait l'épouvante,
Qui devait tout soumettre à son courage ardent,
Devant les Capulets se montre plus prudent.

ROMÉO.

Penses-tu qu'il les craigne ?

ALVAR.

Assez pour qu'il se cache.

ROMÉO.

Ils le verront.

ALVAR.

Long-tems on peut attendre un lâche!
Et ce guerrier si fier, que tu défends contre eux,
Personne ne l'a vu.

ROMÉO.

Tu seras plus heureux.

ALVAR.

Qui donc vers Roméo me conduira?

ROMÉO.

Moi-même.

ALVAR.

Je te suis.

JULIETTE, l'arrêtant.

(A part.)

Ciel, Alvar! On le dit noble, il m'aime.

ROMÉO.

Viens, Roméo t'attend.

JULIETTE, se plaçant entre eux.

(A part.)

Arrêtez. Il se perd!

Dieu! seconde l'espoir qui par toi m'est offert!

(Haut.)

Alvar, si devant vous un guerrier sans défense,
Dont votre cœur alors eût ignoré l'offense,
Désarmé, poursuivi, jusqu'en votre séjour,
Eût réclamé chez vous un asile d'un jour;
Sans demander son nom, sans connaître sa faute,
Sa noble confiance en aurait fait votre hôte.

ALVAR.

Ce devoir par l'honneur ne peut être oublié.

JULIETTE.

Ce qu'ordonne l'honneur on le fait par pitié :
Souvent sur la faiblesse elle prend un empire
Qui se fait des devoirs que l'honneur seul inspire;
Mais, Alvar, si celui qu'il accueille et défend
Innocent du combat qui le vit triomphant,
De l'ami le plus cher avait tranché la vie;
Tandis qu'à votre foi son malheur se confie,
Étouffant aussitôt tous sentimens humains,
Dans son sang, répondez, tremperiez-vous vos mains?

ALVAR.

Je n'ai point mérité que l'on m'en crût capable.

JULIETTE.

Ah! pour avoir moins fait serai-je plus coupable?
Si l'honneur nous défend, hélas! de nous venger,
Faut-il contre son hôte exciter le danger,
Et, proscrivant des jours qu'il aurait pu défendre,
Faire verser le sang qu'on n'oserait répandre?
Pour perdre un malheureux faut-il dans sa maison,
D'un asile promis faire une trahison?

JULIETTE, s'arrêtant pour écouter.

O ciel!...

CAPULET.

Rien, maintenant ne peut te secourir,
Montaigu!

JULIETTE.

Quelle joie! ah! je me sens mourir.

CAPULET.

(Apercevant sa fille.)

Encore quelques jours.... Eh! bien qui vous arrête?
Qu'on avertisse Alvar.

JULIETTE.

Je courais, j'étais prête.
Mais vous avez parlé de haine et de trépas,
Et mes pleurs.... pardonnez.

CAPULET, avec bonté.

Ne me les cache pas.

JULIETTE.

Mon père!

CAPULET.

Viens, enfant, ne crains pas que je blâme,
Ces terreurs dont ne peut se défendre une femme.
Je sais qu'il ne faut pas demander à son cœur
De nos ressentimens la farouche vigueur.
Je sais quelles vertus excusent sa faiblesse,
Et quels soins ton amour prodigue à ma vieillesse.
Ton ame, que Dieu fit pour aimer et souffrir,
Cependant à la crainte est trop prompte à s'ouvrir.
Au moindre bruit fâcheux, tu pleures, tu t'alarmes,
Et même en ce moment tes yeux sont pleins de larmes.

Eh bien! quoiqu'à tes vœux coûte un tel entretien,
Je veux t'ouvrir mon cœur pour rassurer le tien.

JULIETTE.

Je voudrais mériter un intérêt si tendre!
(A part.)
Accordez-moi, grand Dieu, la force de l'entendre.

CAPULET.

Contre les Montaigus, jusqu'ici nos débats
Nous laissaient courir seuls la chance des combats.
J'abandonne à regret l'honneur de cette lutte,
Mais, en le partageant, je m'assure leur chute.

JULIETTE.

Ainsi les Montaigus...

CAPULET.

Peut-être dans nos murs
Il peut m'en échapper quelques restes obscurs,
Mais leur espoir, leur chef, ce héros de leur race,
Assassin de mon fils, qui seul fait leur audace....

JULIETTE.

Roméo! juste ciel! lui.

CAPULET.

Son supplice est prêt.

JULIETTE, s'appuie sur le dos du fauteuil et n'écoute plus.

Je meurs.

CAPULET, avec joie.

Et malgré tous, seul, j'ai dicté l'arrêt;
Jamais avec plus d'art je n'ai su, pour moi-même,
Tourner l'événement d'un péril plus extrême.
Les juges balançaient et, trompant tous mes soins,
Semblaient de mon malheur récuser les témoins,

Quand je suis informé que, malgré sa faiblesse,
Montaigu devant eux vient traîner sa vieillesse.
Je fais grossir le bruit et dire avec effroi,
Qu'il vient suivi des siens pour combattre la loi.
Aussitôt je m'écrie : « Eh ! quoi ? je me résigne,
Et c'est le meurtrier qui nous brave ! » On s'indigne,
Et soudain du vieillard croyant punir l'effort,
Les juges de son fils ont prononcé la mort.
Certain que leur orgueil bravera sa puissance,
Je fais aux Montaigus apporter la sentence.
Le vieillard aussitôt surmontant sa douleur,
Court de ses partisans réveiller la valeur.
De son fils vainement refusant le supplice,
Montaigu, des combats nous ouvre enfin la lice,
Et Roméo dût-il y porter ses exploits,
Il se perd.... à ma cause intéressant les lois.
Déjà de ma fureur tout Vérone s'embrase,
Et Roméo captif, ma haine les écrase,
Déjà chacun contr'eux s'arme de toute part;
Moi-même de leur sang je veux avoir ma part.

(*Juliette sort en pleurant.*)

Eh bien ! à mes discours pourquoi donc vous soustraire ?

JULIETTE, *avec embarras.*

Nous n'avons pas encore enseveli mon frère,
Hélas ! et cet oubli d'un si récent malheur....

CAPULET, *vivement.*

Vos heures, que remplit une vaine douleur,
Peut-être à m'obéir seraient mieux occupées,
Je m'étonne qu'Alvar.... d'où vient ce bruit d'épées ?

JULIETTE, épouvantée.

De quel côté ?

CAPULET, montrant la fenêtre.

C'est-là.

JULIETTE.

Non, ce n'est rien.

CAPULET.

Tais-toi.

(Après une pause.)

On combat sous ces murs.... (Il va à la fenêtre.)

JULIETTE, à part.

Ah ! c'en est fait de moi.

CAPULET, regardant.

Oui, deux guerriers... C'est bien... Quelle ardeur... Quelle rage
L'un d'eux fléchit....

JULIETTE, courant à la fenêtre.

Lequel ?

CAPULET.

Il reprend.... bien.... courage !
Courage ! quel combat !

JULIETTE.

O malheur !

CAPULET, vivement.

C'est Alvar !

(Se penchant pour regarder.)

L'autre....

JULIETTE.

Eh bien !

CAPULET.

L'autre....

(Après une pause, avec force.)

O rage! une épée, un poignard,
Des armes, serviteurs...[1].

SCÈNE VIII.

JULIETTE.

JULIETTE.

Non, non, votre vengeance

(Elle tombe sur un fauteuil.) (Elle va à la fenêtre.)

Sur moi seule, sur moi.... je meurs.... O providence,
Alvar est désarmé....

(Elle se penche.)

Roméo, va-t-en, fuis!
Imprudent! Il s'arrête.... Il parle.

(Elle monte sur une chaise et agite un mouchoir, puis redescend.)

Je ne puis!

(Elle se penche et appelle.)

Roméo! Roméo!... ma voix s'entend à peine.

(Elle rentre un moment dans la chambre et écoute.)

Malheur! Ils ont passé la porte souterraine!

(Elle revient à la fenêtre.)

---

[1] A la représentation, le troisième acte finit ici. L'acteur dit ainsi ce vers :

Aux armes, serviteurs, venez, courez, vengeance!

JULIETTE, après avoir regardé, avec joie.

Je n'avais pas en vain compté sur sa vaillance.

(Elle sort.)

Roméo! Roméo! fuis.... c'est moi.... fuis.... entends,

(Avec joie.) (Avec terreur.)

O bonheur! il s'éloigne! Oh mort! il n'est plus tems.

(Elle suit des yeux.)

Ah! sous ton bouclier vainement tu te caches!
Quoi! contre un seul guerrier tous ces soldats! Les lâches

VOIX, dans le bas.

Capulet! Capulet!

JULIETTE.

Quoi! tous ils vont marcher!
Que fait-il? Immobile, il les laisse approcher!

VOIX, dans le bas.

Capulet! Capulet!

JULIETTE.

Qu'est-ce donc qu'il espère?
Quoi! toujours immobile! ils marchent; et mon père...

VOIX, dans le bas.

Capulet! Capulet!

ROMÉO, dans le lointain.

Montaigu! Montaigu!

JULIETTE.

Il m'a vue! il s'élance! ah! mon père!

(Elle tombe appuyée sur la rampe du balcon... elle se lève lentement... avec désespoir.)

Vaincu!

(Après quelque hésitation elle revient à la fenêtre.)

Mort! mon père! ô forfait! non! c'est lui! sur son glaive
Tout couvert de poussière, il s'appuie, il se lève...

(Elle regarde plus près du pied du mur.)

Tout un rang de soldats sur la terre est tombé!...
Maintenant Roméo... Ciel! a-t-il succombé.
Nulle part, nulle part...

(Elle regarde bien loin à l'horizon.)

Me serais-je trompée?
Tout là-bas.... Ce guerrier agitant son épée...
C'est lui!... Mon Roméo! va! je te vois d'ici.

(Elle agite son mouchoir.)

Oui, c'est moi, Roméo! je suis sauvée aussi!
Mais va-t-on du combat reprendre les alarmes?
Au loin des Montaigus je vois briller les armes!
Et mon père! Ah! montons au sommet du palais!

VOIX lointaines.

Vivent les Montaigus!

VOIX plus près.

Vivent les Capulets!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTHA, JULIETTE.

(Juliette entre du fond de la scène. Bertha, à sa voix, sort de sa chambre.)

JULIETTE.

Bertha.

BERTHA.

C'est vous !

JULIETTE.

J'ai vu, du sommet de la tour,
Mon père vers ces lieux diriger son retour.
Enfin le combat cesse et t'offre un sûr passage;
A Roméo, Bertha, va... porte ce message.
Cette clef par tes soins remise entre ses mains
Lui doit de nos tombeaux ouvrir les noirs chemins.
A peine, maintenant, la guerre déclarée
Laisse à notre entretien leur retraite sacrée;
Il y va de mes jours, des siens, de l'avenir...
Mais je quitte ces lieux; mon père y va venir...
Bertha, cours, hâte-toi; je suis bien malheureuse!

(Elle sort pour entrer dans l'intérieur du palais.)

SCÈNE II.

BERTHA, seule un moment, CAPULET, QUELQUES SERVITEURS ARMÉS.

BERTHA.

Dieu! protége cette ame ardente et généreuse!
Que de maux! pauvre enfant, tu pleures tout le jour,
Et la nuit, les tombeaux cachent seuls ton amour.

CAPULET, entrant.

C'est vous, Bertha, c'est vous; où donc est Juliette?

BERTHA.

Au sommet d'une tour d'où sa vue inquiète
A travers les dangers suivait les combattans.

CAPULET.

Ces lieux vont recevoir des amis que j'attends,
Dites-lui qu'avec eux je l'invite à s'y rendre.
J'ai de nouveaux projets que je lui veux apprendre.
Allez...

BERTHA, à part.

Quel front pensif! Juliette, ah! je crains
Qu'elle n'ait pas encore épuisé ses chagrins!

(Elle sort.)

CAPULET, aux serviteurs.

Amis, de ce combat si la fatale issue
Laisse encor sans vengeance une injure reçue,
Au courage éclatant que vous avez montré
Je dois rendre justice... Alvar est-il rentré?

LOMÉNI.

Encor loin du palais sa valeur retenue,
De vos nombreux cliens protége la venue.

CAPULET.

De quel côté?

LOMÉNI, à la fenêtre.

Seigneur, voyez son casque d'or
Sur le chemin du cirque étinceler encor.

CAPULET, après avoir regardé à la fenêtre.

C'est lui! brave jeune homme! il porte sous ses armes
Un cœur fait pour la guerre et les nobles alarmes.
L'œil ne suit point les coups que son bras peut frapper;
Seul, dix fois au trépas il m'a fait échapper.
Étranger en ces lieux, que ma prompte alliance
Lui sauve les dangers qu'ignore sa vaillance.
Il le faut; je le dois : son courage, son nom,
Rétabliront l'éclat mourant de ma maison;
Et le peuple bientôt, séduit par mes largesses,
Suivra dans mon parti le parti des richesses;
Mais on vient, calmons-nous.

SCÈNE III.

CAPULET, NOMBREUX AMIS ET PARTISANS NOBLES, LOTHARIO.

(Ils entourent Capulet. Les serviteurs se rangent au fond.)

LOTHARIO.

Capulet, nous voici,
Nos cœurs plus que ta voix nous appelaient ici.
Que veux-tu? Parle.

CAPULET.

L'homme à qui le sort ne laisse
Nul espoir de bonheur dont la perte le blesse,
Cet homme est bien puissant, car c'est alors qu'il perd
La crainte de souffrir quand il a tout souffert.
Si jamais de l'effroi j'avais senti l'atteinte,
Les malheurs de ce jour me laisseraient sans crainte.
Je n'avais plus qu'un fils pour servir mon courroux,
C'était mon seul vengeur, c'était un chef pour vous;
Ce jour a vu tomber mon espoir et le vôtre.
Un malheur est toujours le précurseur d'un autre.
Le hasard à nos coups offre son assassin,
Alvar, trop généreux pour lui percer le sein,
L'arme pour le combattre et fléchit sous son glaive.
Pour me venger enfin la justice se lève;
Un arrêt infamant punit son attentat;
L'échafaud le réclame, il est libre, il combat,
Il combat, et déjà la vieillesse inflexible
Laisse à ce bras glacé la vengeance impossible.
Ainsi j'emporterai dans la nuit du trépas
Tant d'affronts impunis! Vous ne le pensez pas.
Dans la tombe où mon fils avant moi dut descendre
Ma haine n'ira point dormir avec ma cendre,
Et, lorsque tout espoir pour moi devra finir,
J'aurai de ma vengeance assuré l'avenir.
Vous, qui, des Capulets adoptant les querelles,
Aviez reçu leur nom en combattant pour elles,
Vous ne le perdrez pas, et je vous averti
Que je lègue aujourd'hui mon nom et mon parti.
Fiez-vous à mes soins d'un choix qui vous honore,

Je ne commettrai point un nom sans tache encore,
Et quand je le choisis, croyez qu'un tel guerrier
Peut être votre chef s'il est mon héritier.
S'il n'a pas à ce rang les droits de la naissance
Il y portera ceux de ma reconnaissance,
Ceux d'un nom dont l'éclat doit tous vous rendre fiers,
Et j'y joindrai tous ceux des liens les plus chers;
Avant que de ce jour la clarté soit passée
Ma fille au brave Alvar doit être fiancée;
Pour des jours plus heureux conservant son hymen,
Des sermens solennels enchaîneront sa main.
C'est sans doute subir un destin bien contraire
Que fiancer la sœur sur le cercueil du frère,
Mais rien à mon malheur ne saurait s'égaler
Si Montaigu restait un seul jour sans trembler.
Aussi ne pensez pas que d'une obscure enceinte
Je prête le mystère à cette union sainte;
Vérone la saura, Vérone, dès ce soir,
Verra briller l'autel et fumer l'encensoir.
Que de feux et de fleurs, mon palais se couronne,
Je veux que notre joie épouvante Vérone,
Et que nos ennemis, en ces cruels momens,
Pleurent dans leur victoire au bruit de nos sermens.
Ma misère est cruelle et leur joie est au faîte,
Qu'ils tremblent! Capulet vous prépare une fête.

LOTHARIO.

Nous y viendrons.

CAPULET.

Eh! bien! là, sur les livres saints,
Jurez-moi que ce fer, promis à mes desseins,

Ne se reposera dans ce débat funeste
Qu'il n'ait des Montaigus anéanti le reste.

TOUS.

Oui, tous.

ALVAR, entrant précipitamment.

Silence !

TOUS.

Alvar.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ALVAR.

CAPULET.

Qui te fait donc rentrer?

ALVAR.

Silence, mes amis, il faut nous séparer,
Nous reprendrons plus tard le soin de la vengeance.

CAPULET.

A quel nouveau malheur devons-nous ta présence?

ALVAR.

Dans ces lieux, sur mes pas, Talermi va venir,
Il connaît nos projets et veut les prévenir,
Qu'à ses regards encor notre courroux se cache.

CAPULET.

Qu'importe maintenant qu'il l'ignore ou le sache!

ALVAR.

Tu pourrais payer cher un effort impuissant.

CAPULET.

Un glaive et des amis me rendront innocent!

ALVAR.

Il vengera ces lois que vainement tu braves.

CAPULET.

De ces lois sans vigueur je brise les entraves.

ALVAR.

Songe qu'il vient armé des lois de ton pays,
De tes propres sermens.

CAPULET.

Les ai-je seul trahis?
Montaigu criminel et bravant leur puissance,
Nous apprend ce qu'aux lois on doit d'obéissance,
J'imite son exemple.

ALVAR.

Apprends donc ses revers.

CAPULET.

Qu'ai-je à craindre; il combat.

ALVAR.

Tremble! il est dans les fers.

CAPULET.

Achève.

ALVAR.

Je rentrais et, las de le poursuivre,
Dans le palais déjà j'étais prêt à te suivre,
Quand, sous les longs arceaux qui bordent l'Arena,
Soudain de Montaigus un corps m'environna;
Roméo les guidait: « C'est le ciel qui t'envoie,
« Thibald t'attend, lui dis-je.... Il aura plus de joie,
« Reprend-il d'un air sombre, à revoir un ami. »
Et nous allions frapper.... Quand soudain Talermi
Se montre à nos regards; il traverse la place

Le peuple ouvre ses rangs ; les guerriers lui font place,
Et jusqu'à Roméo sans efforts parvenu,
Il lui parle long-tems un langage inconnu ;
Et long-tems du guerrier la fière impatience
Semble de ses conseils refuser la prudence.
Tout-à-coup Talermi prêt à quitter ce lieu,
Avec un rire amer lui jette un sombre adieu.
Je ne sais par quel mot cette ame fut touchée,
A quel doux souvenir, quelle peine cachée,
Enfin à quel espoir Roméo s'éveilla ;
Mais soudain dans ses yeux une larme brilla.
Alors avec fureur de son front il détache
Le casque où sur l'azur brille son noir panache,
Aux pieds de son coursier le foule en frémissant ;
Jette de son haubert l'airain resplendissant,
Sur le marbre où le fer trace un long jet de flamme ;
De son glaive en éclats il fait voler la lame ;
Fuit pour cacher ses pleurs, et de son bouclier,
Comme un faible cristal, brise le triple acier,
Revient vers Talermi, l'implore, le menace,
Se tait ; reçoit des fers, et garde son audace.

CAPULET.

O ciel !

ALVAR.

Le peuple éclate en applaudissemens.
Pour fuir de Talermi les fiers ressentimens,
Déjà loin de ses yeux je ramenais ma suite,
Quand sa voix m'atteignant au milieu de ma fuite,
Avec son vif regard dont le feu me troublait :
« Étranger, me dit-il, je vais chez Capulet,

« De mes conseils, Alvar, dis-lui qu'il se souvienne. »
Capulet, sois prudent.

CAPULET.

Je le serai, qu'il vienne!

SCÈNE V.

CAPULET, ALVAR, TALERMI, AMIS DE CAPULET.

TALERMI.

Si le prince, des lois écoutant la rigueur,
N'épargnait un vieillard long-tems cher à son cœur,
Trop faibles châtimens de vos combats barbares,
Des fers enchaîneraient les coups que tu prépares.

CAPULET, amèrement.

Quels desseins criminels avons-nous donc formés?

TALERMI.

Pourquoi tous ces guerriers, et pourquoi tous armés?
Vous méditez encor le meurtre et la vengeance;
Tant d'audace à la fin passe toute indulgence.

CAPULET, avec ironie.

Peut-être je pourrais, dans ma propre maison,
De leur présence ici refuser la raison;
Mais puisque dans ce jour j'ai pu trouver une heure
Pour donner à la joie accès en ma demeure,
Que du moins nul souci n'en altère le cours,
Laisse-moi tout entier à des momens si courts.
Ces guerriers, ces amis restés à l'infortune,
Écartant du malheur la pensée importune,

Ils viennent avec moi voir sur le saint autel
Serrer le premier nœud d'un lien solennel.
Au lieu d'affreux complots ils cherchent une fête,
Tu vois, ils sont contents, et ma joie est parfaite.

TALERMI.

A de joyeux apprêts Capulet occupé
(A part.)
A droit de me surprendre.... On ne m'a point trompé.

CAPULET.

Ma fille, tu le sais, ma jeune Juliette,
Laissait sur l'avenir ma vieillesse inquiète.
A mon âge la mort peut me frapper soudain;
De ma fille après moi j'assure le destin,
Voilà son fiancé.

TALERMI.

Comment, lui dont l'épée
Au sang des Montaigus aujourd'hui s'est trempée!

CAPULET.

C'est un brave de plus que nos rangs vont compter.

TALERMI.

L'honneur que tu lui fais suffit pour l'attester.
Mais l'homme à pas pressés fuit en vain sa disgrace,
Quand le malheur le suit, il s'acharne à sa trace.
Pardonne, si je viens, troublant un tel moment,
Enlever à ta fête un si noble ornement.
(A Alvar.)
Alvar, toi dont l'Espagne avait proscrit la tête,
De son sein par ma voix Vérone te rejette,
Fuis ces murs où tu vis ton exil abrité,
Je te ferme à jamais leur hospitalité.

ALVAR.

Quel pouvoir de vos murs me refuse l'asile?

TALERMI.

Le prince.

CAPULET.

De quel droit?

TALERMI.

Sa volonté l'exile.

CAPULET.

Sa volonté!

TALERMI.

La loi, qui pourrait te juger,
Aux droits du citoyen n'admet pas l'étranger.

CAPULET, à Alvar avec feu.

Étranger, oui, tu l'es; ta valeur, ta constance,
Aux malheurs d'un vieillard ta fidèle assistance,
Ce sont là des vertus qui font l'homme de bien;
Mais il faut d'autres droits pour être citoyen.

(A Talermi.)

Quoi! Talermi, du prince on ne peut rien attendre?

TALERMI.

Il chasse un étranger.

CAPULET, avec emportement.

Qu'il respecte mon gendre!

TALERMI.

Ton gendre!

CAPULET.

Dans une heure.... à l'instant.... ce lien,
Pour le faire innocent, le rendra citoyen.
C'est la loi, Talermi, tu la connais, tu l'aimes;

Nos chefs respecteront ce qu'ils ont fait eux-mêmes.
Retourne vers le prince et dis-lui nos projets,
Dis-lui surtout qu'il a de fidèles sujets.
Viens, Alvar; suivez-moi.

SCÈNE VI.

TALERMI, SEUL.

Que ta haine t'égare!
Plus que toi, s'il se peut, je te serai barbare,
Nous verrons qui des deux saura mieux l'emporter,
Moi d'accroître tes maux, toi de les supporter;
Nous verrons si ce cœur, qui prétend ne rien craindre,
N'a pas un côté faible où je pourrai l'atteindre.
Étrange orgueil de l'homme; il voit à chaque pas
S'échapper les soutiens qu'il avait ici bas,
Et seul méconnaissant l'enseignement céleste,
Il se fie en aveugle à l'appui qui lui reste!
Vieillard, qui de la vie achèves le chemin,
Allons je briserai le roseau dans ta main,
Et quand, parmi ce monde où vivra ta misère,
Seul, après dix enfans qui te nommaient leur père,
Entre tous leurs tombeaux gémissant éperdu,
Et courant dans la nuit comme un homme perdu,
Tu crîras au seigneur grace et miséricorde!....
Tu priseras bien haut le peu que je t'accorde!...
Oh! qu'il estimera pour pleurer avec lui
Ce cœur qu'il aime tant et qu'il brise aujourd'hui,

Oh ! que sa Juliette à son amour ravie,
Lui paraîtra plus chère en reprenant la vie.
En ces lieux pour me voir elle va revenir,
C'est sa douleur surtout qu'il me faut prévenir.
De ce funeste hymen l'annonce inopinée
Peut aux plus noirs projets porter l'infortunée :
A l'espoir du bonheur qu'elle renaisse encor.
Ce breuvage, dont seul je connais le trésor,
Livre à tous mes projets Capulet sans défense ;
De le tromper alors si la raison s'offense,
Le bonheur de Vérone à ce prix acheté
Doit absoudre l'erreur où je l'aurai jeté.
Roméo, prisonnier de sa seule parole,
Peut m'échapper encor ; hâtons-nous, le tems vole.
Grand Dieu ! si pour punir des pères inhumains
Tu n'as pas aux enfans marqué d'affreux destins,
Protége mes efforts ! On approche, c'est elle !
Pauvre enfant ! sur ses traits quelle pâleur mortelle !

SCÈNE VII.

JULIETTE, TALERMI.

TALERMI.

Ma fille ! Juliette !

JULIETTE, avec désespoir.

On m'a tout annoncé !

TALERMI.

Ton père ?...

JULIETTE.

Je l'ai vu!

TALERMI.

Ton destin?

JULIETTE.

Je le sai!
Dans une heure un hymen, et je suis mariée!
Du nombre des vivans ce seul mot m'a rayée;
La mort est mon asile, et je vais y courir.

TALERMI.

Mais le ciel a maudit celui qui veut mourir;
Sa loi ne permet pas, quelque sort qui nous frappe,
Qu'au joug de ses destins un malheureux échappe;
Le courage lui plaît et nous sauve parfois.

JULIETTE.

Entre vivre et mourir puis-je donc faire un choix?
Irai-je à cet autel, sacrilége et parjure,
Au ciel, à mon epoux, faire une double injure?
Oserai-je à mon père avouer mon hymen?
Mais c'est mourir encore et mourir de sa main!
Je veux toute l'horreur du destin qui m'opprime:
Il ordonne ma mort, j'en commettrai le crime.

TALERMI.

Quoi! si jeune, si belle, en courant au trépas,
Nul effroi, nul regret n'arrêtera tes pas?

JULIETTE.

Qu'importe, quand la mort doit être sûre et prompte,
Que celui qui l'attend ou la craigne ou l'affronte?

TALERMI.

Comme dans un seul jour l'espoir naît et s'enfuit,

Pour nous rendre au bonheur, de même, avant la nuit,
Le destin peut garder une heure dédaignée!

JULIETTE.

Le mien est invincible et j'y suis résignée.

TALERMI.

Une heure peut donner un avenir si beau!

JULIETTE.

L'avenir que j'espère habite le tombeau.

TALERMI.

Cet espoir peut charmer une ame solitaire;
Mais toi... celui qui t'aime habite sur la terre.

JULIETTE.

Vous ne voulez donc pas que je puisse mourir?
Eh bien! je crains la mort, j'aimerais mieux souffrir.
Ah! quelle étrange erreur abuse l'infortune,
Qui fait qu'on veut sortir d'une vie importune!
On appelle pourtant le trépas sans terreur;
Mais moi qui vais mourir, j'en vois toute l'horreur!
Maintenant, Talermi, si l'on me laissait vivre,
Mes yeux dans les tournois du moins pourraient le suivre;
S'il subissait jamais l'exil ou la prison,
A mes côtés encor quelqu'un dirait son nom.
Et croyez-moi.... l'amour ingénieux et tendre
Saurait trouver partout des mots pour nous entendre!
L'exil n'arrête pas les discrets messagers;
Les princes sont clémens, les fers sont passagers.
Et s'il fallait enfin ne plus le voir lui-même,
Il saurait mes douleurs; on me dirait qu'il m'aime,
Je pourrais être heureuse!

TALERMI.

Enfant, tu le seras.

JULIETTE.

Quel mot! qu'avez-vous dit?

TALERMI.

Calme-toi, tu vivras.

JULIETTE.

Arrêtez! pour l'espoir je n'ai plus de courage.

TALERMI.

Le tien doit cependant seconder mon ouvrage.

JULIETTE.

Le malheureux qui tombe avec un toit croulant,
Peut saisir dans sa chute un fer rouge et brûlant!
Encore quelques pas et ma chute est finie;
N'allongez pas d'un jour cette horrible agonie,
A de nouveaux poignards n'exposez pas mon sein.

TALERMI.

Eh bien! pour te calmer, apprends donc mon dessein:
Dès que les sons de l'orgue et les chants d'hyménée
T'annonceront la pompe où l'on t'a destinée,
Prends ce poison dont seul je connais les secrets.
Ton père hâte en vain ses funestes apprêts,
L'effet de ce breuvage est encor plus rapide.

JULIETTE.

Ainsi pour mon trépas mon malheur vous décide!

TALERMI.

Non! non! tu subiras un sommeil passager.

JULIETTE.

Qu'importe ce sommeil où je vais me plonger?

TALERMI.

Jamais on n'aura vu, sous la tombe enfermée,
De victime plus froide et plus inanimée
Que tu ne le seras, lorsque ces sucs puissans,
En suspendant ta vie, auront glacé tes sens.
Cette apparente mort dont tu seras la proie,
Ira parmi les chants épouvanter leur joie!
Ils pleureront alors....

JULIETTE.

Ma raison se confond;
Et moi?

TALERMI.

Tu dormiras, mais d'un sommeil profond,
Plus froid que le sommeil où chaque nuit te plonge,
Sans souffle, sans chaleur, immobile et sans songe.

JULIETTE.

Je frémis d'y penser.

TALERMI.

Allons, ne tremble pas!
Tes yeux ne verront pas les pompes du trépas;
Par le soin de tes sœurs dans le cercueil couchée,
Ton ame de leurs pleurs ne sera point touchée!

JULIETTE.

C'est tromper leur tendresse, et laisser, sans remord,
Verser des pleurs réels sur une feinte mort.
Et mon père, s'il croit qu'à jamais je succombe,
Que va-t-il devenir?

TALERMI.

Je l'attends sur ta tombe;
Son aspect sur les cœurs garde un affreux pouvoir!

JULIETTE.

Quoi! déjà?

LA JEUNE FILLE.

Recevez ces longs tissus de soie,
Ces perles dont l'Indus possède le trésor,
Et ce voile où les fleurs brillent en gerbes d'or.

JULIETTE.

Il suffit.... O malheur! ô véritables peines!
Que devant ces présens mes craintes étaient vaines!

(Les jeunes filles entrent dans l'appartement de Juliette, et ressortent aussitôt.)

BERTHA, accourant.

Ma fille, de terreur vos regards sont troublés!

JULIETTE, égarée.

Te voilà, viens; dis-moi, dans les tems écoulés,
Quand on voulait fléchir les dieux pour de grands crimes
N'avait-on pas le soin de parer les victimes?

BERTHA.

Quel langage!

JULIETTE.

Des fleurs...

BERTHA.

Ciel! revenez à vous,
Juliette....

JULIETTE.

Un hymen....

BERTHA.

J'ai revu votre époux.

JULIETTE, avec terreur.

Quel époux?

BERTHA.

Roméo, votre époux.

JULIETTE, se jetant dans les bras de Bertha.

Ah! pardonne.
Toi seule tu me plains lorsque tout m'abandonne.
Mais vois si mon destin doit te faire pitié.
Tu cherchais Roméo, je l'avais oublié!
Mais parle maintenant, que ta voix me console!

BERTHA.

Roméo n'a, ma fille, engagé sa parole
Qu'à laisser reposer le fer jusqu'à demain.
Sans armes, il est libre, et, par un sûr chemin,
Dans les tombeaux ce soir il ira vous attendre.

JULIETTE, avec désespoir.

Dans les tombeaux! hélas! je n'y puis plus descendre.

BERTHA.

Eh! quel nouveau malheur?

JULIETTE.

Tout malheur est le mien.
Tu cherches, tu ne sais; mais toi tu ne sais rien:
Ni leur joie en fureur, ni cet hymen barbare,
Ni leurs chants, ni mes pleurs, ni ma mort qu'on prépare.

BERTHA.

Calmez-vous, Juliette. A peine je conçoi....

JULIETTE.

Vois ces fleurs, ces présens; tout cela c'est pour moi.

(Capulet paraît dans le fond, donnant encore quelques ordres à Loméni.)

BERTHA.

Votre père!

JULIETTE.

Je tremble!

CAPULET, entrant.

Eh quoi! ma Juliette,
Encore dans ce lieu! déjà la pompe est prête;
Et toi seule, oubliant le soin de te parer,
Au bonheur qui t'attend crains de te préparer?
Tu pleures, pauvre enfant! allons, plus de courage,
Comme moi sache offrir un front calme à l'orage!
Je n'ai pas moins que toi de douleur à cacher.
Mais bientôt ton époux va te venir chercher;
Déjà tous mes amis remplissent ma demeure,
Ils viennent!

JULIETTE, à part.

Ils sont donc bien pressés que je meure!

CAPULET.

Entends les sons de l'orgue, il est tems...

JULIETTE.

Il est tems!

CAPULET.

Allez...

BERTHA, à Juliette.

Je suis vos pas.

JULIETTE.

Viens...

(Au moment d'entrer dans son appartement, elle arrête Bertha qui la suit.)

tout-à-l'heure... attends!

SCÈNE X.

CAPULET, JEUNES FEMMES RICHEMENT PARÉES, JEUNES FILLES VÊTUES DE BLANC, VIEILLARDS, JEUNES GENS, SERVITEURS PORTANT LA BANNIÈRE ET L'ÉCUSSON DE CAPULET.

CAPULET.

Salut, chefs respectés de nos vieilles familles,
Nobles dames, salut; approchez, jeunes filles;
Venez tous, mes amis; non, vos rangs généreux
Quand j'étais plus puissant n'étaient pas plus nombreux.

(Aux vieillards.)

Vieillards, nous avons vu bien des combats ensemble.

(Aux jeunes gens.)

Jeunes gens, j'aime à voir que ce jour vous rassemble;
Mais de leur vieil appui j'ai droit d'être flatté,
C'est un si grand fardeau que la fidélité!

(Aux jeunes filles.)

Jeunes filles, vos rangs vont perdre la plus belle;
Aux soins doux et légers que la jeunesse appelle,
De plus graves soucis vont bientôt s'allier.

(Aux jeunes femmes.)

C'est à vous maintenant que je vais confier
Juliette; et vos soins feront passer son ame
Des vertus d'une fille aux vertus d'une femme!
Quelques heures encor, et Capulet ce soir
Au banquet de l'hymen vous verra vous asseoir.

LOMÉNI, au fond du théâtre.

Seigneur, du comte Alvar on aperçoit l'escorte,

Sa bannière est déjà prête à franchir la porte,
Lui-même il va paraître.

CAPULET.

Il suffit; apportez
Les ornemens d'hymen par mon ordre apprêtés.

(Des serviteurs entrent avec des coussins de velours; un long voile de soie et un bassin d'argent.)

(Aux jeunes filles.)

Mes enfans, près de nous amenez Juliette;
Ce soin vous appartient; vous parerez sa tête
Du voile virginal et du sacré bandeau.

(A un serviteur qui porte un bassin d'or.)

Allez au chapelain remettre cet anneau.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, JULIETTE; elle entre conduite par les jeunes filles toutes vêtues de blanc.

CAPULET.

La voici! que le ciel répande sur sa vie
Ma part des jours heureux que le sort m'a ravie.

JULIETTE.

Mes compagnes, mes sœurs, servez-moi de soutien!

(A part.)

Non, adieu pour jamais, Je ne sens encor rien!

CAPULET, à Juliette.

Pour toi de nouveaux jours, ma fille, vont éclore;
Honore ton époux pour que son nom t'honore.
Pour ton vieux père encor, par le sort abattu,
Prie, et crois au bonheur que donne la vertu.

JULIETTE.

Oui, ce bonheur est doux et je vous remercie.

(A part.)

Il me semble déjà que ma vue obscurcie...

LOMÉNI, dans le fond.

Seigneur, le comte Alvar entre dans la maison.

CAPULET.

Viens, voici ton époux.

JULIETTE, à part, avec joie.

Ah! je sens le poison!

(Alvar entre avec une suite de serviteurs. Ils plantent sa bannière et son écusson à côté de ceux de Capulet.)

CAPULET.

Comte Alvar, en vos mains je remets Juliette;
Ne vous étonnez pas si sa joie est muette.

(A Juliette.)

Couvrez votre douleur d'un sourire plus doux.

JULIETTE, avec effroi.

Oui, sans doute...

CAPULET.

Approchez.

JULIETTE, à Alvar.

Seigneur, je suis à vous.

ALVAR.

Madame, partagez l'espoir qui me transporte.

JULIETTE, prête à lui donner la main s'arrête un moment. (à part).

Si j'atteignais l'autel avant que d'être morte!

ALVAR.

Hâtons nos pas, madame... O ciel! quelle pâleur!

JULIETTE, avec joie.

Je suis pâle...

ALVAR.

Grand dieu! Juliette!...

BERTHA, regardant Juliette.

O malheur!

JULIETTE, avec joie.

Oui, ce froid est mortel...

CAPULET, revenant du fond du théâtre.

Eh bien! qui vous arrête?

(Regardant Juliette.)

Grand Dieu! ma fille!

JULIETTE.

Allons! maintenant je suis prête!

(Juliette tombe dans les bras de son père. La toile baisse.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.



ACTE V.

(Le théâtre représente des souterrains dans lesquels sont de nombreux tombeaux. A gauche des spectateurs est celui de Juliette, élevé sur quelques marches en pierre. Le nom de Juliette est très-visiblement écrit dessus du côté qui fait face au spectateur. Au pied du tombeau est un rameau et un flambeau allumé.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ALVAR, CAPULET, FEMMES NOBLES, JEUNES FILLES, NOBLES, SERVITEURS, portant des torches, etc., JULIETTE, couchée dans le tombeau.

CAPULET, assis sur une pierre.

C'en est assez, Alvar... ô terreur! ô remords!

ALVAR, aux amis et aux serviteurs.

Les prêtres ont fini la prière des morts;
Retirons-nous, amis; après un coup si rude
Capulet a besoin de quelque solitude.
Venez, ne troublons pas son morne désespoir,
Je remplirai pour lui son douloureux devoir.

(Tout le monde sort avec recueillement.)

SCÈNE II.

CAPULET, JULIETTE, endormie.

CAPULET, se levant.

Voilà donc où conduit une haine funeste!
Sur la terre à présent voilà ce qui me reste!
Si je pouvais pleurer! que je voudrais mourir!
Non, jamais je n'ai su ce que c'est que souffrir.
Combien me coûte cher l'épouvantable empire
Que sur lui garde un cœur que la vengeance inspire!
Barbare, et sous ma rage étouffant mes douleurs,
Long-tems à mes enfans j'ai refusé des pleurs.
Pour mes fils morts, mon ame, écartant la souffrance,
De sa haine aux vivans rattachait l'espérance;
Mon sang s'est devant moi goutte à goutte épuisé,
A la dernière, enfin, le rêve s'est brisé.
Maintenant le remords dans mon cœur les rassemble,
Maintenant d'un seul coup je les perds tous ensemble!
Juliette, et c'est toi, toi, mon bien le plus doux,
Toi, qu'en mes jours heureux je préférais à tous,
Qu'il semblait me laisser pour tromper ma misère,
Et que l'affreux destin m'arrache la dernière!
Toi dont la voix encor hier me consolait.

(Il se penche sur le tombeau.)

SCÈNE III.

JULIETTE, dormant, CAPULET, TALERMI, entrant sans être aperçu.

TALERMI.

Voici donc le séjour qu'habite Capulet!

CAPULET, avec épouvante.

Quoi! c'est toi, Talermi; toi, toujours! quelle haine
Aujourd'hui sur mes pas comme un spectre t'enchaîne.
Chaque heure de ce jour qui t'a conduit chez moi,
A vu quelque malheur se dresser près de toi.
N'ai-je pas épuisé ta présence funeste?
Que me veux-tu? crains-tu que quelqu'espoir me reste?
Est-ce donc que ce jour t'appartient tout entier?
Vois; je ne pleure pas; que peux-tu m'envier?

TALERMI.

Enfin te voilà seul, et voilà ta famille!
Là, dort ton dernier fils, là, ta dernière fille!

CAPULET.

Ta rage n'a donc pas épuisé tous ses traits!

TALERMI.

Ne sens-tu rien ici de plus que des regrets?

CAPULET.

Tais-toi.

TALERMI.

N'entends-tu pas comme une voix sacrée?

CAPULET.

Va-t-en.

TALERMI.

Si de ta mort c'était l'heure assurée,
Voudrais-tu que le ciel te jugeât en ce lieu?

CAPULET.

Tais-toi.

TALERMI.

Tu m'entendras.

CAPULET.

Reste donc seul, adieu...

(Il va pour sortir.)

TALERMI, avec force.

Capulet! en fuyant, de peur que tu ne tombes,
De tes fils, si tu peux, ne heurte point les tombes.

CAPULET, rentrant avec effroi.

Malheureux! es-tu donc envoyé par l'enfer
Pour lancer sur mon cœur tes paroles de fer.

TALERMI.

C'est l'enfer ou le ciel à ton choix qui m'envoie;
L'un m'a commis ta peine et le second ta joie.

CAPULET.

Va! ma peine est au comble, et l'enfer t'a nommé.

TALERMI.

Au cœur des repentans le ciel n'est point fermé.

CAPULET.

Il jette sur nos jours le mal qui les dévore,
Et si nous les brisons il nous maudit encore!
Si je me repentais, me ferait-il mourir?

TALERMI.

Sa grace après la mort pourrait te secourir.

CAPULET.

Du tourment de la vie alors qu'il me délivre.

TALERMI.

Ses arrêts t'ont gardé beaucoup de jours à vivre.

CAPULET.

Ils sont donc le supplice où Dieu m'a destiné?

TALERMI.

Dieu les rendrait heureux s'il t'avait pardonné.

CAPULET.

Et que demande-t-il?

TALERMI.

Un vaste sacrifice.

CAPULET.

Faut-il à ses autels vouer un édifice?

TALERMI.

Il en veut un plus grand.

CAPULET.

Lequel?

TALERMI.

Il le dira.

CAPULET.

Je l'interrogerai.

TALERMI.

Ce tombeau répondra.

CAPULET.

Ce tombeau?

TALERMI.

Capulet, si l'heure était passée
Des farouches transports d'une haine insensée,
De ce tombeau muet, un accent triste et doux,

S'élèverait, disant : « Mon père, venez-vous,
« Venez-vous de ma vie apprendre le mystère?
« Car la mort seule dit les secrets de la terre.
« Dieu ne m'avait point mise au monde des mortels,
« Pour y passer des jours si courts et si cruels.
« Pour une grande tâche il m'avait envoyée,
« Sur l'amour d'un époux et d'un père appuyée,
« Je devais de la vie essayer les chemins,
« En voyant sur mon cœur se presser leurs deux mains.
« Ce n'est point vainement que votre ame inspirée,
« Entre tous vos enfans m'avait tant préférée :
« Ce fut pour que la haine apaisât son flambeau,
« Et ce fut pour cela que j'aimai Roméo. »

CAPULET.

Roméo, se peut-il !

TALERMI.

Viens, demandez à l'asile
Où pour garder sa foi sa jeunesse s'exile ;
Oh ! mais si cet hymen eût fermé ce tombeau,
Jamais un cœur mortel n'eût vu de jour si beau ;
Car Dieu, du vrai bonheur dotant leur alliance,
Fit pour lui ses vertus, pour elle sa vaillance.
Oui, Capulet, alors nul ne fût arrivé
A l'immense destin qu'il t'avait réservé.
Le sang des Capulets, épuisé goutte à goutte,
De même que ton nom devait finir sans doute ;
Mais ce nom après toi dans la vie arrêté,
Après toi commençait pour l'immortalité !
On eût dit : « Capulet, plus grand que tous ses frères,
« Comme un brave a vaincu tous les destins contraires.

« Son grand cœur pour Vérone ouvrant des jours meilleurs
« Il garda, pour lui seul la gloire et les douleurs,
« Et des plus vrais héros suivant la noble voie,
« Sur ses ennemis même il a versé la joie.
« Victoire à Capulet, défaite aux Montaigus,
« Il leur a pardonné comme il les a vaincus.
« Dieu prépare déjà la couronne immortelle,
« Victoire à Capulet! »

CAPULET.

Ah! juste Dieu!

TALERMI.

C'est-elle;
C'est la voix de ta fille, entends-tu Capulet?

CAPULET.

Laisse-moi, Talermi, ton triomphe est complet.

TALERMI.

(Il conduit Capulet vers le tombeau.)

Le remords est venu, le bonheur va le suivre.

CAPULET, s'élançant vers le tombeau.

Ma fille!

TALERMI, debout sur les marches.

Par ma voix elle demande à vivre.

CAPULET.

Insensé! laisse-moi, regarde ce cercueil.

TALERMI.

Insensé! devant Dieu fais taire ton orgueil;

(Il découvre Juliette et écarte le linceul.)

Regarde.... vois son front, sa paupière baissée,
Et ce cœur qui t'aimait, froid sous sa main glacée.

CAPULET, s'éloignant.

Cache-moi cet objet de tendresse et d'horreur!

TALERMI, l'arrêtant.

Regarde, Capulet, regarde sans terreur;
Tout cela c'est la mort ou bien ce n'est qu'un songe.

CAPULET.

Tais-toi, qu'espères-tu de cet affreux mensonge?

TALERMI.

Ce matin, Talermi t'a parlé de trépas,
Et ce matin aussi tu ne le croyais pas!

(Il prend le linceul et le lève sur la tête de Juliette.)

Vois ce linceul, des morts la parure éternelle,
Au nom du Dieu vivant je le suspends sur elle;
Au nom du Dieu vivant je te commets son sort,
Prononce! ta parole est la vie ou la mort.
L'hymen de Roméo sauvera-t-il ta fille?

CAPULET.

Tu me trompes.

TALERMI.

Réponds.

CAPULET.

Misérable famille!
L'hymen de Roméo! jamais!

TALERMI.

De tes refus
Reçois donc le salaire.

CAPULET.

O ciel! quel bruit confus!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ALVAR, l'épée à la main, QUELQUES SERVITEURS, avec des torches.

CAPULET.

Où vas-tu ?

ALVAR.

Te venger ; par de secrètes routes
On a vu Roméo pénétrer sous ces voûtes.

CAPULET.

Roméo ! juste ciel ! vengeance !

TALERMI, se penchant sur le tombeau.

C'en est fait,
Juliette, ton père a comblé le forfait.
Ton père te condamne... adieu... ferme ta tombe...
Et qu'avec ce linceul le trépas y retombe.

(Il rejette le linceul sur Juliette.)

CAPULET, s'élançant vers Talermi.

Arrête !

TALERMI.

Que veux-tu ?

CAPULET, aux genoux de Talermi.

Ma fille....

TALERMI.

Montaigu
Vient te la demander, la lui donneras-tu ?

ALVAR.

Mon père, son aspect profane ta deme

CAPULET.

Ma fille!

TALERMI.

Roméo!

CAPULET.

Qu'il s'éloigne!

ALVAR.

Qu'il meure!
Sur ton cercueil, Thibald, il viendrait nous braver?

CAPULET, se levant et arrêtant Alvar.

Où cours-tu?

ALVAR.

Le punir.

TALERMI, à Capulet et l'arrêtant.

Où vas-tu?

CAPULET.

Le sauver.

(Ils sortent.)

TALERMI, seul un moment.

C'en est fait! je l'emporte! ô Dieu je te rends grace!
Je verrai leur bonheur, mais courons sur leur trace.
Hâtons-nous, prévenons en ce premier moment,
Un funeste retour de son ressentiment.

SCÈNE V.

ROMÉO, JULIETTE.

ROMÉO, entre et parcourt la scène, en regardant autour de lui.

Non, je suis seul encore.... une voix bien connue
Jusqu'à moi de ces lieux est pourtant parvenue.
Je ne sais [illegible] tombeaux si la funèbre horreur,

Égare mes esprits d'une vaine terreur;
Mais sous les longs arceaux de cet asile sombre,
Mes yeux sont poursuivis par des spectres sans nombre;
J'ai cru voir des lueurs qui soudain s'effaçaient,
Sous des voiles de deuil des femmes qui passaient,
Et le bruit de mes pas dans l'écho que j'éveille,
Comme un long chant de mort revient à mon oreille.
Arrêtons-nous; calmons ce délire insensé!
Posons mon front brûlant sur ce marbre glacé.

(Il va vers le tombeau de Juliette.)

Quoi! toujours des tombeaux! quel affreux mausolée!
Ce cadavre étendu sur sa couche voilée,
Ces pieds qui d'un linceul semblent lever les plis....
Jamais par le ciseau les marbres assouplis
N'ont offert de la mort une image plus vraie,
Cet aspect est affreux!... Qu'est-ce donc qui m'effraie?
Ici tout est muet, tout dort et je suis seul!
Ce tombeau, c'est du marbre.

(Il touche le linceul et fuit à l'autre bout du théâtre.)

Ah! Dieu c'est un linceul!...
Non... de rester ici je n'ai pas le courage.
Mânes des Capulets que mon aspect outrage,
Pour rendre la vengeance à vos bras irrités,
Vos sépulcres ouverts vous ont-ils rejetés?
Que dis-je, malheureux! ces ornemens funèbres,
Et ce flambeau qui seul veille dans les ténèbres,
Ne m'ont-ils pas assez dit quel est ce tombeau!

(Il s'approche du tombeau par degrés.)

Infortuné Thibald, jeune homme brave et beau,
Ce jour n'est pas fini qui marquant ta défaite,

T'a vu tomber en brave au sortir d'une fête.
Et moi, ton meurtrier, je cherche en mon orgueil,
Le bonheur de la vie au pied de ton cercueil!
Ah! pardonne, Thibald, que ton ame inquiète
Accueille mes remords et mes pleurs....

(Il se penche sur les marches du tombeau et lit le nom de Juliette.)

Juliette!...

(Il s'enfuit épouvanté et, avec des cris d'effroi, il dit:)

Viens!... Juliette!... viens, je t'attends!... je suis là;
Ne me laisse pas seul!... C'est moi, Juliette...

(Il heurte le tombeau de Juliette, arrache le linceul, pousse un cri et tombe.)

Ah!

(Il se relève.)

C'est elle! je l'ai vue.... Il faut que je la voie!

(Il monte sur le tombeau, reste immobile pendant long-temps, puis tout-à-coup descend violemment, cherche sur lui un poignard, se trouve sans armes, parcourt le théâtre avec anxiété et revient tout-à-coup à lui.)

Cet anneau, ce poison! c'est la mort! quelle joie!

(Il prend son anneau, le presse sur ses lèvres et va tomber la tête appuyée sur le tombeau de Juliette; il se penche, prend Juliette dans ses bras et les laisse retomber sur le tombeau.) (Avec fureur.)

Toi! mourir! Juliette! Ils t'ont laissé mourir!
Et moi je n'ai pas su même te secourir!
Quoi! ce fer!... ces combats, tout ce sang... ce carnage!..
Pour arracher ma gloire et ma vie à leur rage!
Ah! ton père! les tiens, ces murs, tout, jusqu'à moi
Devait s'anéantir et mourir avant toi!

(Plus calme et s'approchant par degrés du tombeau.)

Sans doute pour ton cœur où Dieu mit son image,
Mon amour n'était pas un assez pur hommage;

Un mortel n'a pas dû posséder tant de biens!
Oh! mais j'aurais voulu qu'en brisant nos liens,
Le ciel m'eût réservé de te voir, de t'entendre!
Avant la mort encor pour un amour si tendre,
Un regard, un sourire, un accent de ta voix,
Et que je souffre après mille morts à la fois!
Et je bénis le ciel, sa bonté tutélaire,
Et je crois au bonheur qu'il promit à la terre....

(Il prend la main de Juliette, puis avec effroi s'éloigne du tombeau.)

Ah! ciel! est-ce déjà la mort ou le poison?
Ou bien est-ce l'enfer qui trouble ma raison?
J'ai senti tressaillir cette main dans la mienne!

(A genoux.)

Sur le bord du cercueil que ta foi me soutienne,
O mon Dieu!

JULIETTE, cherchant à s'éveiller.

Roméo!

ROMÉO, à genoux, sans oser regarder.

Quelle voix? quels accens?

JULIETTE, se levant sur son séant.

Roméo!

ROMÉO, épouvanté et d'une voix basse et tremblante.

Reste encore, douce erreur de mes sens!
Ah! ne t'éloigne pas, ombre chère et sacrée!

JULIETTE, descend du tombeau.

Que ce sommeil est lourd! ma vue est égarée!
Roméo, viens!

ROMÉO, se levant à demi.

Attends, Juliette, attends-moi!
La mort, bientôt la mort.

JULIETTE, avec joie, courant à lui, mais s'arrêtant tout-à-coup encore mal éveillée.

Mon Roméo, c'est toi!
De te voir le premier combien je suis heureuse!
Talermi montre en tout son ame généreuse!

ROMÉO, sans la toucher et passant du côté du tombeau.

Dieu! ne m'éveille pas de ce rêve enchanté!

JULIETTE.

Ainsi donc, Roméo, Talermi t'a conté
Cet hymen odieux, mon désespoir, sa ruse,
Et cette feinte mort dont l'aspect les abuse.

ROMÉO, avec surprise et transport.

Qu'as-tu dit, Juliette?

JULIETTE.

Hélas! si dans ces lieux
Seule et sur ces tombeaux j'avais ouvert les yeux,
Combien j'aurais eu peur en cette triste enceinte!
Je frémis seulement de penser à ma crainte!

(Pendant ces vers, Roméo s'approche du tombeau, presque à reculons, sans quitter Juliette des yeux. Arrivé au tombeau, il arrache le linceul, trouve le tombeau vide, revient vers Juliette et la porte dans ses bras jusqu'au bord de la scène.)

ROMÉO, dans un trouble inexprimable.

Juliette!

JULIETTE, se dégageant de ses bras.

Quel trouble!

ROMÉO, sanglotant

Ah! tu ne comprends pas!

JULIETTE.

Tu pleures?

ROMÉO.

Cet hymen, ce tombeau, ce trépas;
J'ignorais tout.

JULIETTE, avec un cri.

Oh! Dieu! malheureux!

ROMÉO, l'entourant de ses bras.

Je t'en prie,
Regarde! parle-moi, que je croie à ta vie!

JULIETTE.

Quoi! tu m'as crue perdue? ah! comme je te plains!
Mais viens... viens sur mon cœur, rassure-toi, viens.... viens,

(Elle lui essuie les yeux avec ses mains.)

Mais calme ces transports où ton ame est en proie,
Ne pleure pas ainsi.

ROMÉO, avec du rire et des pleurs.

Pour concevoir ma joie
Il faudrait concevoir à quel point j'ai souffert
Quand ce tombeau fatal à mes yeux s'est offert!
A peine mes regards ont pu te reconnaître,
Qu'un coup terrible et sourd a brisé tout mon être.
Je voulais t'appeler et pleurer à la fois;
Mais je perdais ensemble et les pleurs et la voix.
C'était une douleur froide, atroce, confuse,
Qu'à te bien exprimer ma langue se refuse,
Que l'on ne conçoit pas que l'ame ait pu souffrir.
Puis j'ai repris mes sens et j'ai voulu mourir,

(Il s'arrête épouvanté de sa pensée.)

Et dans mon désespoir... ô souvenir! ô rage!
C'est l'enfer,... c'est la mort.

JULIETTE.

Quel horrible langage!

Mon Roméo!

ROMÉO, avec fureur et la repoussant.

Va-t-en, je te hais.

JULIETTE.

Qu'as-tu dit?

ROMÉO, pleurant et la repoussant.

Non, je t'aime, va-t-en....

JULIETTE.

O ciel!

ROMÉO.

Je suis maudit!

JULIETTE.

Oh! parle, ou dans tes bras je meurs de ton délire.

ROMÉO, après une assez longue pause.

Tu veux donc le savoir; je m'en vais te le dire.
Qu'aurais-tu fait, dis-moi, si tu m'avais cru mort?

JULIETTE.

J'aurais voulu te suivre et partager ton sort.

ROMÉO, avec amertume.

C'est cela, tu le sais.

JULIETTE.

Eh! quoi!

ROMÉO.

Je t'ai cru morte.

JULIETTE.

Malheureux!

ROMÉO.

Malheureux! quoi! la douleur t'emporte?
Tu croyais au bonheur!

JULIETTE.

Mon Dieu! c'est trop souffrir.

ROMÉO.

Tais-toi, ne parle pas d'un Dieu qui fait mourir.

JULIETTE.

Par pitié, Roméo; c'est notre heure suprême!

ROMÉO, avec des mouvemens de rage.

Ah! déjà le poison me dévore... Anathème!

JULIETTE.

Dieu! silence.

ROMÉO, avec rage.

Anathème.

JULIETTE.

Ah! ne le maudis pas,
Roméo, le malheur peut survivre au trépas;
Demandons-lui le ciel.

ROMÉO, tristement et abattu.

Eh quoi! le ciel ensemble.
Ensemble, oui, prions...

(Il veut se mettre à genoux et tombe sans force, entraînant Juliette avec lui... Il se relève peu-à-peu.)

Je ne puis, ma voix tremble.
Sur la terre, du moins, reste pour me pleurer.

JULIETTE.

Je suis sûre à présent de n'y pas demeurer.

ROMÉO, avec des sanglots convulsifs.

Je voudrais te revoir... Mets-moi sur cette pierre...

(Juliette le traîne sur les marches du tombeau.)

Juliette, plus près... plus près de la lumière...

(La regardant avec joie.) (Lui montrant le tombeau.)

Oh! c'est toi!... Tiens, c'est là que je veux reposer.

JULIETTE, avec désespoir.

Ensemble, Roméo.

ROMÉO, avec un cri.

Juliette!

(Il se lève par un mouvement convulsif, cherche Juliette, et tombe en prononçant le dernier mot.)

Un baiser!...

JULIETTE.

Ah! je meurs! attends-moi.

(Elle tombe et prend Roméo dans ses bras.)

SCÈNE VI.

ROMÉO ET JULIETTE, embrassés, CAPULET, ALVAR, TALERMI, SUITE.

ALVAR.

Les voici, quel spectacle!

TALERMI, avant d'entrer.

Dieu m'a-t-il accordé le sublime miracle?

CAPULET, entrant.

Ma fille, de ses bras entourant Montaigu!
O vengeance!

(Il les touche.)

Ils sont morts!...

TALERMI.

Et moi, j'ai trop vécu!

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.